



Complaint

RI

40406

Doubtless

Mr. [unclear]

R É P O N S E

D E

PIERRE AMBRUN

Ministre du Saint Evangile,

A

L'HISTOIRE CRITIQUE
du VIEUX TESTAMENT,

composée par le P. SIMON de l'Oratoire
de Paris.



A ROTTERDAM,

Chez REINIER LEERS,

M. DC. LXXXV.

Avec Privilege.

R É P O N S E

D E

P. A.

M. du S. E.

à l'Histoire Critique du Vieux Testament composée
par le P. Simon de l'Oratoire de Paris.



N doit rendre cette justice à l'Auteur de la Critique du Vieux Testament, qu'il y a peu de personnes

de la Communion qui aient tant approfondi les matieres de l'Ecriture Sainte, que lui. J'ose même dire que cette grande capacité dans les choses qui regardent la Bible se trouve rarement dans les Docteurs de l'Eglise Romaine. Mais il a eu le malheur d'être préoccupé des sentimens de la Cour de Rome, qui donne tout à l'autorité de la Tradition pour affoiblir celle de l'Ecriture. Cela est si vrai, que j'ai appris de bonne part, que son Livre qui a fait si grand bruit en France ayant été examiné avec soin par ordre exprès de la Cour de Rome, y a été approuvé dans tous ses principes, comme un Ouvrage qui pouvoit servir à ruiner la Religion des Protestans, parce qu'il attaquoit la certitude de l'Ecriture,

qui est le seul principe de leur Religion, & qu'il les obligeoit de se soumettre à l'autorité de la Tradition.

Mais un savant Prelat de France & quelques amis même du P. Simon ont été dans des sentimens fort differens de ceux de la Cour de Rome, & ont crû qu'il étoit à propos de faire supprimer son Livre, comme autrefois les amis de St. Jérôme supprimèrent pour lui faire plaisir, quelques-uns de ses Ouvrages touchant la virginité, parce que sous prétexte d'établir la virginité, il ruinoit entierement la doctrine de l'Eglise touchant le mariage. Il en est de même de l'Histoire Critique : car sous prétexte d'établir les Traditions de la Cour de Rome, elle détruit l'autorité de l'Ecriture, que le P. Simon reconnoit lui-même être le premier & principal fondement de la Religion Chrétienne. C'est ce qui a porté quelques personnes éclairées de la Communion à supprimer un Ouvrage qui pouvoit avoir de fâcheuses suites, bien qu'ils jugeassent très-bien que l'Auteur se pouvoit dé-

fendre par le témoignage des Peres & de plusieurs Docteurs de l'Eglise Romaine. Cela a paru manifestement dans un Ecrit que le P. Simon fit dans le temps que les exemplaires de son Livre furent saisis par l'ordre de Monsieur le Chancelier; & comme cet Ecrit s'est trouvé depuis entre les mains de plusieurs personnes, il a été facile de juger quels ont été les motifs principaux de cette suppression.

Ce sont ces motifs-là qui m'ont engagé à répondre à l'Histoire Critique, voyant qu'on en a jugé en France bien autrement qu'on n'a pas fait à Rome. Ce petit Ecrit est intitulé, *Memoire instructif touchant le Livre qui a pour titre Histoire Critique du Vieux Testament*. Nous l'avons eu d'un Ecclesiastique de Champagne, qui nous a témoigné qu'il venoit de la maison de Monsieur l'Archevêque de Rheims, à qui apparemment le P. Simon l'avoit donné pour se justifier auprès de Monsieur le Chancelier pere de cet Archevêque. Les preuves & les réponses paroissent également fortes de part & d'autre : mais on n'eut point d'égard aux témoignages que le P. Simon rapportoit des Peres & des principaux Docteurs de sa Communion, parce que dans une affaire de cette importance on trouvoit à propos de réformer les principes établis par les Peres, desquels principes les libertins pouvoient prendre occasion de ruiner la Religion Chrétienne. Le P. Simon ne doit donc pas trouver mauvais qu'un homme qui fait profession de la Religion Protestante, le combatte par les mêmes rai-

sons par lesquelles d'habiles gens de sa Communion l'ont combattu, qui ont même fait supprimer son Livre sans le vouloir condamner. Et afin qu'il ne dise pas que je suppose des faits qui ne sont point, je citerai son Memoire instructif toutes les fois que je m'en servirai; & comme il est présentement entre les mains de plusieurs personnes, il ne peut pas le défavouer. Je ne croi pas même qu'il en ait jamais la pensée, puis que tout son Ouvrage roule sur les principes de son Memoire.

J'ajouterais encore une chose dont le P. Simon ne peut disconvenir, puis qu'il l'a établie lui-même dans son Histoire Critique : c'est qu'il suppose contre Mr. Vossius, que dans des faits de Critique on ne doit point s'en rapporter toujours à la pluralité des voix; & ainsi j'aurai raison de le combattre par les regles de la Critique contre l'autorité des Anciens dont ils se sert contre les Protestans. S'il est vrai que les Peres se soient souvent trompés dans ces sortes de faits, un Protestant est en droit de n'avoir aucun égard à leurs témoignages dans des faits dont ils ne peuvent être les juges competens. J'avoue que ses réponses sont fortes à l'égard de ceux de sa communion, qui reconnoissent l'autorité de ces Peres & anciens Ecrivains : mais nous Protestans, qui n'avons point d'autres principes de notre creance que l'Ecriture & la raison, nous ne sommes point obligés de nous y soumettre; & par cette voye une bonne partie du Livre du P. Simon est rendue inutile à l'égard des Protestans, quand bien même elle subsistera

sistera selon les sentimens des Catholiques Romains.

Cela supposé, je viens à l'examen particulier de son Ouvrage, pour le réfuter dans tout ce qui regarde la cause commune des Protestans, & pour lui faire voir que les Docteurs de Geneve, qu'il traite quelquefois d'entêtés & d'ignorans, n'ont eu que des sentimens vrais, & même raisonnables dans ce qui regarde l'autorité des Livres Sacrés; & que s'il y a de l'entêtement, il vient du côté des Catholiques Romains, qui n'étudient pas assez ces sortes de matieres, se contentant de s'en tenir à la Tradition de leurs Peres, qui est une monnoye dont on peut payer facilement le monde, & il n'est pas pour cela besoin d'un grand fond de capacité. Je ne parle point du P. Simon, qui n'a que trop étudié l'Ecriture. Nous souhaiterions seulement qu'il ne se déclarast pas si fortement contre les Protestans en faveur de la Cour de Rome, dont il n'espere pas apparemment un chapeau de Cardinal; & je ne croi pas même que les Jesuites ses bons amis soient capables de lui faire grand bien, car il y a long-temps qu'on a dit en parlant des Jesuites de la Cour de France, qu'ils ne peuvent gueres faire de bien, mais qu'ils peuvent bien faire du mal. Ainsi bien des gens leur font la cour de-peur d'en recevoir du mal, & à peu près comme ces peuples qui adorent le Diable; parce que, disent-ils, il leur peut faire du mal, & qu'il faut sacrifier aussi-bien au Dieu nuisant, qu'au Dieu bienfaisant. Mais venons enfin à la Critique du P. Simon.

Je commencerai par l'examen de sa Préface qui contient les principes de tout son Ouvrage; & ainsi, si l'on fait voir que ces principes ne sont pas bien fondés, on ruine par là tout son grand bâtiment. Je demeure d'accord avec lui, qu'on ne peut ni bien entendre ni bien traduire les Livres Sacrés, qu'on ne sache à-fond l'Histoire & la Critique de ces Livres: mais où trouvera-t-il des personnes qui ayent ces qualités, que parmi les Protestans qui en font toute leur étude? au-lieu que dans l'Eglise Romaine un Theologien se croit habile homme, quand il s'est appliqué quelques années à la Theologie Scolastique, qui est un meuble dont un veritable Theologien se peut passer. Ce qui est si vrai, que les plus habiles gens de la Cour de Rome se moquent ouvertement de cette science, qu'ils appellent *Studio de' Frati*, Une étude de Moines, comme si elle n'avoit esté inventée que pour amuser les gens inutiles, & les entretenir de méditations creuses. L'experience nous fait voir qu'il n'y a point de gens qui raisonnent si mal sur les mysteres de la Religion, que les Docteurs Scolastiques, parce qu'ils ne savent qu'une Metaphysique alambiquée & qui est de nul usage. C'est aussi ce qui a fait dire aux plus habiles gens de cette même Cour de Rome en parlant des Docteurs de Sorbonne & de leurs qualités, *Un Dottore di Sorbona è un Cuoco nella Corte di Roma*: Qu'un Docteur de Sorbonne en Cour de Rome n'y est propre que pour faire la cuisine; ne le jugeant pas capable d'aucun emploi, parce qu'on suppose qu'il s'est gâté l'esprit,

& qu'il ne peut plus raisonner juste. On n'a qu'à lire les Ouvrages des plus fameux Scolastiques, où il n'y a pas un passage de l'Ecriture cité & appliqué à propos, comme on peut voir dans les Livres d'Isambert fameux Docteur & Professeur en Theologie à Paris. Qu'on lise encore aujourd'hui les Ecrits des Professeurs de Sorbonne. Qu'on aille entendre leurs leçons pour en juger; & nous n'en voudrions pas même d'autre juge que le P. Simon, s'il veut dire la vérité. Il a eu des affaires avec eux sur ses Livres, aussi-bien que le P. Morin, qui n'étoit par fort satisfait de leur capacité. Si on veut prendre la peine de lire les Auteurs Protestans qui ont écrit sur la Bible, on trouvera qu'ils ont parlé solidement, & qu'ils ont eu cette connoissance de l'Histoire & de la Critique telle que le P. Simon la demande; & ainsi il n'a pas eu raison de reprocher l'entêtement & l'ignorance à nos Docteurs. Monsieur Cappel son grand ami, & qu'il préfère au P. Morin, étoit Protestant. Combien avons-nous aujourd'hui d'habiles gens en Angleterre, en Allemagne, sans parler de la France? François premier ne consulta-t-il pas les habiles Protestans de son temps quand il voulut fonder des Ecoles pour les Langues Orientales? Quelle utilité, je vous prie, revient-il aujourd'hui de ces Ecoles, où il y a des Professeurs gagés qui n'ont point d'écouliers, parce que les maîtres n'ont aucune capacité? Nous ne voyons point que le Professeur en la Langue Hébraïque du College Royal ait rien donné au public; au-lieu que nos Professeurs

font sans cesse paroître de bons Ouvrages sur l'Ecriture.

Le P. Simon prouve en-suite sa pensée par l'exemple de deux sçavans Theologiens qui se sont trompés dans leur Version Françoisie du Nouveau Testament, pour n'avoir pas sù l'Histoire & la Critique des Livres Sacrés. Ces deux Theologiens qu'il ne nomme point, sont Mr. Arnaud & le P. Amelote de l'Oratoire, qu'il n'a pas jugés capables de faire une bonne Version de l'Ecriture. Aussi dit-on que Mr. Arnaud & tout son parti ont été les principaux acteurs pour faire supprimer l'Histoire Critique, afin d'empêcher que la seconde partie qui regardoit le N. Testament ne fust donnée au public, & où l'on dit que le P. Simon rompoit bras & jambes non seulement à Mr. Arnaud, mais aussi à St. Augustin. Quelques-uns même ont cru que les Jésuites l'avoient engagé à cela, & que cette Societé manquant présentement de gens habiles, étoit bien-aïse de trouver une personne qui pût détruire la réputation que leurs ennemis s'étoient acquise pour leur capacité. Que cela soit ou non, on voit manifestement dans la Critique du P. Simon, qu'il en vouloit à Mrs. de Port-Royal, qui ne sont pas apparemment de ses amis; & pour mieux jouer son personnage, il a en même temps compris dans sa Critique le P. Amelote, qui a toujours été opposé au parti de Mr. Arnaud, qui a fait un Livre exprès intitulé Les Idées du P. Amelote, pour tourner ce Pere en ridicule.

La faute que le P. Simon reprend dans ces deux Interpretes, & qui est assurément considerable, ne se trouve point

*P. Ame-
lote.*

point dans la Version François de Geneve : ce qui est une marque evidente que les Auteurs de cette Version ont eu plus de capacité pour traduire les Livres Sacrés, que ces deux grands Theologiens de l'Eglise Romaine, qui ont chacun leurs partisans non seulement parmi le peuple, mais même parmi les Evêques. Ce sont cependant ces deux grands Theologiens que le P. Simon reprend comme n'ayant pas eu les qualités nécessaires à un Traducteur de la Bible; & j'aime mieux le croire en cela, que de produire ici les erreurs manifestes de leurs Traductions, & qu'on ne trouvera pas, au-moins en si grand nombre, dans celles des nôtres. De-plus, quand le P. Simon voudra prendre la peine de marquer nos fautes, nous ne lui en saurons point mauvais gré; parce que nous ne demandons qu'à être instruits par des gens qui entendent ces matieres, comme il fait. Mais les gens de Port-Royal au-contrain, bien qu'ils soient ignorans dans cette literature, ne veulent point être repris.

Le P. Simon passe après cela à montrer l'utilité qu'il y a à établir des Scribes publics dans la République des Ebreux, auxquels Scribes il donne le pouvoir non seulement de mettre par écrit ce qui se passoit de plus important dans cette République; mais aussi de recevoir de ces anciens Actes ce qu'ils jugeoient à propos de donner au public, en les abregeant ou y ajoutant quelque chose selon leur temps. Il est vrai que les preuves qu'il produit dans son Memoire instructif rendent probable cette proposition dans l'Eglise Romaine, puis qu'il a pour lui plusieurs Docteurs tant an-

ciens que nouveaux qui sont de son sentiment. Mais après tout, l'objection qu'on lui fait dans ce même Memoire demeure toujours dans sa force à l'égard des Protestans qui ne reçoivent point les témoignages de ces Docteurs. On lui oppose que ce sentiment contient des principes qui détruisent la verité de l'Ecriture & de la Religion, & que les libertins liront avec plaisir son Ouvrage. La réponse qu'il fait à cela, savoir qu'on a dit la même chose des Livres de Mr. Cappel & du P. Morin, & qui cependant ne laissent pas d'être approuvés; ne peut pas nous satisfaire, parce que nous sommes persuadés que les Livres de Mr. Cappel & du P. Morin produisent les mêmes effets que le sien, & que ceux qui ont fait supprimer son Livre, s'opposeroient à l'édition de ces Livres, s'ils étoient encore à imprimer, ou même à rimprimer.

L'on objecte de-plus dans ce même Memoire contre les Ecrivains publics, que le pouvoir qu'on leur donne de réformer les Livres Sacrés, en y ajoutant ou diminuant selon qu'ils l'ont jugé nécessaire, détruit entierement les verités de notre Religion, qui est fondée sur les dates & sur la premiere inspiration: ce qu'on y explique de cette maniere. Si on suppose une fois que ce qui est dans Moïse n'est point entierement de lui, & que ce qui est dans les Prophetes n'a pas aussi été écrit par eux, on ne pourra plus défendre, par exemple, l'antiquité de la Prophetie de Jacob; & Porphyre auroit pû se servir de ce principe pour diminuer l'autorité des anciennes Propheties. Je sai que le P. Simon répond à cela, qu'il n'a rien avancé sur cette

Memoire.

Porphyre.

*Memoire
Instructif.*

cette matiere qui ne se trouve formellement dans les Peres qui ont été ses guides ; & que bien-loin qu'il favorise les libertins, il est impossible de résoudre solidement leurs objections, si l'on n'a recours à son principe. Mais sans parler de l'autorité des Peres, que j'avoue lui être favorable, il y a d'autres voyes de résoudre les objections que les libertins font contre la divinité de l'Ecriture. Je voi même que le P. Fraffen Cordelier & Docteur de Sorbonne, a non seulement attaqué ce principe du P. Simon, mais qu'il a même réfuté Mr. Huët, qui lui a semblé s'approcher trop des sentimens de Spinoza, dans le temps même qu'il le réfute. Aussi ce Cordelier tâche-t-il d'expliquer tout ce que le P. Simon &

P. Fraffen, Docteur de Sorbonne, qui fit. Lib. II.

M. Huët. Mr. Huët croyent être des additions aux Livres de Moïse. Il est de-plus constant, que tous les Docteurs Juifs demeurent d'accord, qu'il n'y a rien dans les Livres de Moïse qui ne soit en effet de lui, si ce n'est ce qui est rapporté à la fin du Deuteronomie touchant sa mort. Joseph & Philon passent plus avant: car ils croyent même que Moïse en est aussi l'Auteur, & qu'il l'a écrit par un esprit de Prophetie. Tout ce que le P. Simon produit des nouveaux Docteurs de l'Eglise Romaine prouve bien qu'il n'est pas l'Auteur d'un nouveau système, & qu'ainsi on ne devoit pas supprimer son Livre pour des faits dont les plus habiles Docteurs de l'Eglise Romaine demeurent d'accord avec lui. Mais il me semble que dans une affaire d'aussi grande importance qu'est celle-là à cause des conséquences fâcheuses qui suivent de son principe,

il vaut mieux prendre le parti le plus seur, qui est celui des Protestans, qui n'ont aucun égard à toutes ces autorités : & il a veu même par experience, que ceux qui ont fait supprimer son Livre n'y ont eu aucun égard. D'où je conclus, que cette grande utilité qu'il prétend tirer de son principe pour éclaircir les principales difficultés de l'Ecriture, n'est point une véritable utilité ; puis qu'elle est accompagnée de si grands inconveniens : & en ces sortes de rencontres il est à propos de rejeter tout ce qui semble estre utile, quand il nuit en effet.

Non profit potius quidquid obesse potest.

Après que le P. Simon a rapporté plusieurs exemples de l'utilité prétendue de son principe, il se jette de toute sa force sur les Protestans & sur les Sociniens, qu'il croit estre obligés de recourir à la Tradition, puis qu'il est arrivé tant de changemens aux Exemplaires de la Bible depuis que les Originaux en ont été perdus. Il ajoute, que si la verité de la Religion n'étoit demeurée dans l'Eglise, il ne seroit pas seur, de la chercher maintenant dans des Livres qui ont été sujets à tant de changemens, & qui ont dépendu en beaucoup de choses de la volonté des Copistes. On peut dire que c'est là la conclusion de la Premiere Partie, ou même de tout le Livre du P. Simon, qui n'a fait toute son Histoire des differens changemens qu'il prétend être arrivés aux Livres Sacrés, que pour réduire les Protestans à reconnoître la Tradition autorisée de son Eglise : & je ne doute point que ce ne soit une des principales

P. Fraffen, Docteur de Sorbonne, qui fit. Lib. II.

M. Huët.

Joseph. Philon.

cipales raisons qui a fait goûter son Livre à Rome. Le Prelat cependant de France qui s'y est le plus opposé, se sert aussi-bien que lui de la Tradition dans les Livres qu'il a faits contre les Protestans, sans qu'il reconnoisse ce principe. Au-contre il l'a combattu, & il n'y a pas d'apparence qu'il ait voulu favoriser des gens qu'il tâche de détruire par toutes sortes de voyes. D'où il est aisé d'inferer, que les plus éclairés mêmes de la Communion de Rome ne sont pas là-dessus du sentiment du Pere Simon.

Je voudrois bien savoir de lui, quand il aura mis à part l'Ecriture comme un principe dont on ne peut rien conclure, dans quelle Eglise il prendra sa Tradition. Sera-ce dans la Romaine ou dans la Grecque, dans la Syrienne ou dans l'Ethiopienne ? La foi doit être Catholique, c'est-à-dire, universelle; & toutes ces Eglises sont particulières. S'il nous dit qu'il la prendra dans toutes, il faut qu'il nous montre auparavant qu'elles sont toutes d'accord. Quelque grande que soit son érudition, je croi qu'il auroit de la peine à faire voir que les décisions du Concile de Trente qui est le dernier, sont généralement reçues dans toutes ces Eglises, puis qu'on n'y fait pas même s'il y a eu un Concile à Trente. Ce Concile même qu'on nous veut faire croire être la pure creance de l'Eglise, n'est point reçu en France; & ainsi on n'a aucune raison de nous le proposer comme une regle à laquelle nous devons nous soumettre aveuglément. Je sai qu'on répond ordinairement à cela, qu'il est reçu pour ce qui regarde les points de la

foi; bien qu'il ne soit pas reçu dans les matieres de discipline. Mais cette distinction dont tout le monde se sert est sans aucun fondement, parce qu'il n'a point été reçu plutôt pour la foi que pour la discipline. Si cela est, qu'on nous produise la publication de ce Concile, ou un acte qui nous montre qu'il a été véritablement reçu & publié. Car selon les regles du droit, un Concile ne peut faire loi, s'il n'a été publié. Il n'y a pas encore beaucoup d'années que dans une Assemblée du Clergé on délibéra pour présenter une requeste au Roi, afin que ce Concile fût reçu quant à ce qui regarde la foi seulement: mais quelque délibération que les Prelats aient faite là-dessus, la Cour n'a jamais voulu écouter leurs requestes. Il n'y a eu que la Ligue qui le publia dans Paris & dans quelques autres Eglises de France sous l'autorité du Duc de Mayene. Je demande donc au P. Simon, où il prendra sa Tradition. S'il dit dans l'Eglise; ce mot est trop general. S'il ajoûte, que l'Eglise a décidé dans les Conciles ce qu'on devoit croire; je le prie de me marquer dans quels Conciles. Nous venons de voir que le Concile de Trente n'oblige en conscience de tous les François, que les seuls Ligueurs qui l'ont reçu. S'il a recours à celui de Florence, la France ne l'a point aussi reconnu comme un Concile General. Le Cardinal de Lorraine s'expliqua assez là-dessus dans le temps du Concile de Trente. Il est aussi aisé de produire des actes qui montrent évidemment que les Sorbonistes ne l'ont point reçu; & la chose

*Concile
de Flo-
rence.
Cardin.
de Lorr.*

*Concile
de Basle.*

parle d'elle-même. Les François reçoivent le Concile de Basle comme General; & partant ils ne peuvent pas recevoir le Concile de Florence qui se tenoit en même temps, parce qu'il n'y a qu'une Eglise, & cette Eglise ne peut pas être représentée dans deux Conciles opposés. Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir que les François dans les éditions qu'ils font imprimer des Conciles, donnent le nom de Concile General au Concile de Florence qu'ils n'ont point reconnu. Les Romains qui ont plus de cervelle, n'ont imprimé dans leur édition des Conciles Generaux à Rome que celui de Florence, sans faire mention de celui de Basle. Voilà donc encore un Concile General où l'on ne peut pas trouver la Tradition de l'Eglise décidée.

Tout cela nous fait voir, que le plus court chemin, & même le plus seur, est l'Ecriture: car si c'étoit ici le lieu de faire Critique de tout ce qu'il y a eu de Conciles depuis le premier Concile de Nicée jusqu'à celui de Trente, je ferois voir aisément que l'autorité des Conciles qu'on prétend représenter l'Eglise, est encore moins seur que l'Ecriture. A quoi donc nous en tiendrons-nous? Quand le P. Simon nous oppose qu'il y a bien eu du changement dans les Livres Sacrés depuis que les Originaux ont été perdus, il y en a encore eu davantage dans les Conciles, dont nous n'avons point d'Actes authentiques. J'ajouterais encore un mot pour en convaincre le P. Simon, s'il n'en est déjà convaincu, ayant appris qu'il n'a pas moins

travaillé sur cette matière que sur l'Ecriture, & qu'il a voulu seulement publier ce qu'il croyoit pouvoir détruire les Protestans. Le Concile dont on presse le plus les Protestans est celui de Latran sous le Pape Innocent III. cependant ce n'est point un Acte authentique; car les articles de foi qui y sont décidés ne sont point signés des Evêques du Concile, mais d'Innocent III. seulement, qui les accommoda selon sa volonté après la separation des Evêques: ce qui ne peut pas représenter la foi de toute l'Eglise, selon le sentiment commun des Evêques de France, qui croient que le Pape seul ne peut pas établir des articles de foi.

Le Pere Simon ne s'est pas contenté de faire l'Histoire du Texte Ebreu de l'Ecriture selon les differens temps & les differens lieux, pour monstrier que les Protestans ne peuvent avoir de principe seur en ne reconnoissant que cette Ecriture: mais il prétend aussi prouver la même chose par l'Histoire des Versions de la Bible; & afin de faire voir qu'il est presque impossible de bien traduire l'Ecriture, il donne le plan d'une nouvelle Traduction, où il exagere merveilleusement les difficultés qui se rencontrent à traduire les Livres Sacrés; & comme il ne s'est proposé dans cette Préface, que de montrer l'utilité de ses principes, il conclut de là en faveur de l'Eglise Romaine, *Qu'il y a de l'ignorance ou de la préoccupation dans l'esprit des Protestans, qui prétendent que l'Ecriture est claire d'elle-même.* On ne peut pas nier, à-la-verbatim, qu'il ne se trouve

trouve de grandes difficultés dans la traduction de l'Ecriture : mais il ne s'ensuit pas de là qu'on n'en puisse faire une Version qui représente suffisamment l'Original pour ce qui regarde la creance. Cette difficulté se rencontrera, par exemple, dans les noms des animaux, des plantes, des pierres & autres choses de cette nature qui ne regardent nullement la Religion. Je veux même qu'il y ait de l'incertitude dans quelques mots Ebreux, sur lesquels les Interpretes tant Juifs que Chrétiens sont partagés. Cela va seulement à dire qu'il y a plusieurs passages de l'Ecriture dont on n'a pas encore une parfaite connoissance. Ce qui est commun à tous les Livres, sur lesquels on fait de nouveaux Commentaires tous les jours. Il ne s'ensuit pas de là, que ces Livres ne puissent être expliqués sans une Tradition. Chacun se sert de voyes ordinaires pour l'explication de ces Livres, sçavoir de la connoissance des Langues & de l'étude qu'on a des matieres qui y sont traitées. Il en est de-même pour l'Ecriture.

Peres.

Le P. Simon tombe même d'accord dans sa Préface, que les Peres n'ont pas souvent si bien réüssi dans l'explication de l'Ecriture, que les nouveaux Interpretes qui s'y sont plus appliqués. C'est une des objections que ceux de sa Communion lui ont faite, & qui est rapportée dans son Memoire instructif en ces termes. *La Critique détruit l'autorité des Peres, en marquant qu'ils n'ont pas eu une connoissance assez exacte du sens literal de l'Ecriture, & qu'en plusieurs rencontres les Interpretes mo-*

dermes ont mieux réüssi qu'eux. Je sai qu'on lui a fait inutilement cette objection, & qu'il se défend très-bien, en faisant voir non seulement par les Ouvrages du Cardinal Cajetan, mais même par tout ce qu'il y a eu d'habiles gens dans sa Communion, que les Catholiques Romains qui ont fait depuis même le Concile de Trente, des Commentaires sur l'Ecriture, se sont souvent éloignés de l'explication des Peres. Il suffit pour cela de lire les Commentaires du Jesuite Maldonat sur les *Maldonat.* *nat.* Evangiles, où il reprend quelquefois Saint Augustin, pour s'être jetté sur des allegories, ou pour n'être pas assez à la lettre. En un mot, je demeure d'accord que ceux qui lui ont fait cette objection ont eu tort, puis que les Peres ne sont pas en cela infallibles : mais je conclus de là en même temps contre lui, qu'on peut expliquer différemment plusieurs passages de l'Ecriture, & que cette diversité de sentimens ne regardant que la Critique, n'empêche point que les autres passages sur lesquels on s'appuye pour la creance, ne soient clairs & suffisans pour établir un dogme.

Le P. Simon rapporte dans cette même Préface plusieurs particularités qu'on avoit ignorées jusqu'alors touchant ce qui se passa à Rome au sujet de l'édition de la Critique de Mr. Cappel, parce qu'on l'avoit fait imprimer à Paris avec Privilege. Mais si l'on joint à cette Histoire la Lettre entiere du Cardinal François Barberin au P. Morin touchant la Critique de Mr. Cappel, on se con- *Cappel.* firmes dans les raisons que les

Protestans ont eûs de s'opposer à l'édition du Livre de Mr. Cappel, lesquelles retombent en même temps sur la Critique du P. Simon, qu'on a aussi supprimée pour de semblables raisons. La Lettre de ce Cardinal se trouve imprimée dans un Recueil de Lettres que les Anglois ont publié en 1682. sous le titre de *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*. On croit même que ce Recueil vient du P. Simon, qui le devoit mettre en de meilleures mains qu'en celles des Anglois, qui n'ont pas pris le soin de le donner correct. Quoi qu'il en soit, le Cardinal Barberin parlant de la Critique de Mr. Cappel, écrit au P. Morin, que ce Livre fait du bruit à Rome, à-cause de l'approbation que les Catholiques lui avoient donnée; que l'Auteur s'est attribué le pouvoir de corriger les Livres Sacrés de son autorité particuliere, ce qui est réservé à l'Eglise & au Pape. *Il-lud ab eo privata autoritati tribui, quod Ecclesiæ & Summo Pontifici reservatum videtur, etiam si in minima dictione aut vocula correctio esset adhibenda.* Il ajoûte de-plus dans cette même Lettre, que dans le temps qu'il étoit en France il avoit reconnu qu'on avoit fait des difficultés sur l'impression de ce Livre, parce que l'Auteur exerçoit sa Critique avec trop de rigueur contre le Texte Ebreu, auquel il semble qu'on ne doit pas toucher, étant sacré; & que toutes les raisons qu'on apportoit pour publier cette Critique, consistoient en ce qu'elle étoit opposée aux Herétiques qui abusoient du Texte Ebreu. Voici les termes Latins de l'Epître. *Apud me alicujus*

momenti est, quòd cum apud vos agerem, acceperim diu hesitatum fuisse circa Libri editionem: nam ab ea deterrebat nimis censoris rigor in Textum Hebraicum, ob historia sanctitatem & inviolabile sacramentum; cum tamen omni studio contenderetur ideo hoc opus dandum in lucem esse, quòd perspicue demonstraret Hereticos ab-usos Hebraico Textu; ita ut si publici juris fieret hoc opus, verisimile esset illos id agere laturos, præsertim homine ejusdem farina hac docente, ut postea evenit. Enfin il finit par ces termes, que la Cour de Rome doit s'opposer non seulement aux erreurs, mais à tout ce qui paroît trop curieux & trop hardi. *Dare operam debemus, ut non errores modò, veram etiam curiositatem omnem & audaciam quibus ad novos errores via sternitur, depellamus.*

Si le P. Simon veut faire réflexion sur cette Lettre qui ne peut pas lui avoir été inconnue, puis qu'il l'a donnée au public, il y trouvera l'Apologie des Protestans pour l'opposition qu'ils ont faite à la publication de la Critique de Mr. Cappel, & en même temps la justification de ceux qui ont fait supprimer à Paris son Histoire Critique, pour ne donner pas cours à des sentimens douteux & hardis qui peuvent enfin jetter dans l'erreur.

Enfin le P. Simon dans sa Préface donne des raisons du titre de son Livre, pourquoi il s'est servi du mot de Critique. J'avouë que les raisons qu'il apporte sont suffisantes, parce qu'il se sert du mot *Critique* non pas dans le sens qu'il se prend ordinairement, mais comme d'un terme

Recueil
de Let-
tres.

Lettre
du Car-
din.
Franc.
Barberin
en 1653.

terme d'art, & qui étoit en quelque façon consacré à la matiere qu'il traitoit. Tout cela n'a pû néanmoins empêcher que plusieurs qui n'avoient pas lû son Livre, & qui même ne le pouvoient pas lire, parce qu'il étoit supprimé, n'ayent conçu une très-méchante idée de tout l'Ouvrage sur le seul titre. J'ai même appris qu'un Reverend Capucin dans le temps qu'on ne parloit dans Paris que de ce nouveau Livre, s'étoit expliqué là-dessus chez des personnes de la premiere qualité d'une maniere un peu forte, savoir que les Peres de l'Oratoire qui étoient de grands Jansenistes, avoient fait la Satyre de la Bible. Ce bon Pere croyoit que Critique & Satyre étoient la même chose: & en quoi il se trompoit encore plus, c'est qu'il croyoit que tous les Peres de l'Oratoire étoient Jansenistes. Ce qui fit grand tort au P. Simon, ayant par ce moyen les Jansenistes contre lui, qui le regardoient comme un homme qui leur étoit opposé, & qui par conséquent médisoient contre son Livre: d'autre part, les Moines & les dévots qui le croyoient Janseniste, parce qu'il étoit de l'Oratoire, crioient incessamment contre la Critique, dont même quelques Jésuites qui ne savoient pas que le P. Simon fust leur ami, ne dirent pas trop de bien.

J'ose dire au P. Simon, que plusieurs Protestans de France lui rendirent en cela plus de justice, que ceux de sa Communion, qui jugeoient la plus-part d'un fait qu'ils n'entendoient point. Car quelques-uns d'eux ayant lû sa Critique, se

contentent de dire que l'Ouvrage étoit bon dans les principes de l'Eglise Romaine, & que ceux qui le condamnoient si fort, reviendroient de leur entêtement; que pour eux ils n'avoient pas sujet de se louer d'un Livre qui combattoit de toute sa force les principes de leur Religion; qu'ils étoient bien-aisés qu'on l'eust supprimé, parce que cela faisoit leur affaire. Quelques Docteurs d'Oxford furent aussi de ce sentiment, ne pouvant pas comprendre pourquoi on supprimoit un Livre qui étoit dans les principes de l'Eglise Romaine: & voulant être éclaircis, je leur fis réponse qu'en France on n'étoit pas présentement si fort porté pour ce qui regarde les Traditions, qu'on l'est à la Cour de Rome, & qu'ils y examinent sérieusement les conséquences qui suivent de ces Traditions en faveur de cette Cour, laquelle sous prétexte de Traditions donne tout au Droit nouveau qui leur est d'une grande utilité. En-effet, nous avons vû dans ces dernières disputes des Prelats de France avec la Cour de Rome, qu'ils ont prétendu défendre leurs sentimens par l'Antiquité, sans avoir égard aux dernières décisions, ni à cette maxime des Romains, *Ultima tota*. On regle à Rome les affaires de la Religion, sur le même pied que les affaires civiles. On s'y met fort peu en peine de ce que les Peres ont crû. Aussi disent-ils, *Antiqua nulla*. Le Pape y est considéré comme un Monarque absolu qui décide en Souverain, sans dépendre ni de l'Ecriture ni de toute l'Antiquité; au-lieu qu'en France on pèse fort l'Antiquité pour

*Maximes
de Rome.*

P. Tho-
massin.

l'opposer à la Cour de Rome. C'est à quoi apparemment le P. Simon n'a pas pris garde, non plus que quelques années avant lui le P. Thomassin aussi de l'Oratoire de Paris, dont on a supprimé un Livre qui favorisoit l'autorité du Pape. Il a eu beau dire qu'il n'avoit rien avancé que ce qui se trouvoit dans des Ouvrages imprimés en France avec Privilège & Approbation; on n'y a point eu égard. C'est pourquoi on doit considérer l'Eglise de France comme tenant un milieu entre Rome & les Protestans: & c'est ce que le P. Simon n'a pas assez considéré, quand il a écrit contre les Protestans, pour autoriser les Traditions de la même manière qu'elles sont autorisées à Rome. Venons maintenant à l'examen particulier de son Histoire.

Il donne d'abord dans son premier Chapitre le plan de tout son Ouvrage avec beaucoup d'adresse: & comme il a voulu prévenir le monde dans sa Préface, en faisant sonner bien haut l'utilité de ses nouveaux principes; de-même dans ce premier Chapitre il n'oublie rien pour les insinuer dans l'esprit de ceux qui liront sa Critique. Il tâche même de gagner l'esprit des Dames, marquant que St. Jérôme a autrefois écrit à des Dames de la première qualité sur la même matière. Aussi se plaint-il que peu de gens s'appliquent aujourd'hui à la Critique des Livres Sacrés. Mais cette plainte ne peut tomber que sur les gens de sa Communion: car on n'a jamais publié tant de Livres sur la Critique, qu'on en a publié de notre temps

chez les Protestans. Il seroit inutile de m'arrêter sur ce Chapitre, puis qu'il ne contient que le sommaire de ce qu'il explique en détail dans tout l'Ouvrage. Je dirai seulement deux mots sur ce qu'il a remarqué touchant les diverses leçons des Exemplaires Grecs du Nouveau Testament recueillies par Beze, *Lesquelles* *Beze* dit le P. Simon, *ne consistent pas en des minuties, comme plusieurs s'imaginent; mais en des périodes entières omises & ajoutées, & en des mots qui changent souvent le sens.* Mais toutes ces variétés, bien qu'elles changent en quelques endroits le sens, sont de nulle importance dans ce qui regarde la créance & les mœurs, & ce qui est defectueux dans un Manuscrit peut être facilement rétabli par plusieurs autres. Les Livres de Cicéron ne sont pas moins les Livres de Cicéron, pour y avoir un grand nombre de diverses leçons, & quelques-unes même qui changent le sens.

Il parle au même endroit des diverses leçons que le P. Amelote de l'Oratoire a recueillies dans sa Version Françoisse du Nouveau Testament, pour justifier l'ancien Interprete Latin. Mais je ne croi pas que le P. Simon autorise la méthode de ce Pere à ne rapporter des anciens Exemplaires Grecs que ce qui faisoit à son dessein: car il est facile de recueillir un grand nombre de diverses leçons de ces mêmes Exemplaires, qui ne s'accordent pas avec la Vulgate. Au reste, je ne m'étonne pas que le P. Simon se soit plaint de ce qu'on negligeoit si fort la Critique de l'Ecriture, parce que ce même

P. Amelote. me P. Amelote, qui se dit avoir été choisi par le Clergé de France, paroît ne l'entendre guères : & ce qui me surprend le plus, c'est qu'à l'entendre parler dans sa Préface, il a parcouru tout l'Orient pour faire une recherche exacte des bons Manuscrits ; & tous ces prétendus Manuscrits se trouvent imprimés la plus-part par des Protestans. Aussi ce bon Pere est-il plaisant dans le Catalogue qu'il apporte de ces venerables Manuscrits, n'ayant pû déchiffrer les noms qui sont imprimés en abrégé dans le sixième Volume de la Polyglotte d'Angleterre. Il les multiplie à sa maniere, & il nous en donne qui ne furent jamais. Par exemple, ayant lû Magd. qui signifie le College de la Magdeleine à Oxford, il nous donne un College de Magdebourg. Mais ce n'est pas à quoi je veux m'arrêter, si ce n'est pour marquer au P. Simon, qu'il n'a pas eu raison de dire que les Docteurs de Geneve sont ignorans. Il auroit de la peine à trouver dans sa Communion un aussi habile Critique que Beze sur le Nouveau Testament, & qui ait plus conseré d'Exemplaires manuscrits ; outre qu'il étoit savant dans la Langue Grecque. Le P. Simon qui a examiné la Version François du Nouveau Testament faite par Messieurs de Port-Royal, en peut être bon juge, & nous nous en rapporterions volontiers à son jugement. Ce n'est pas de quoi ces Messieurs se picquent que de la Critique ; pourveu qu'ils parlent François & selon leurs préjugés, cela suffit. Ils sont persuadés qu'il y a peu de gens de leur Communion qui

soient capables de les reprendre. Aussi sont-ils venus facilement à bout des Maimbourgs & des Mallets. Ce dernier cependant étoit un des principaux Docteurs de Sorbonne ; & le premier un gros Jésuite qui s'est rendu fameux par le grand nombre de ses Livres. Ce sont ces gens-là, & non pas les Docteurs de Geneve, qu'on doit traiter d'ignorans en matiere de Critique.

Le second Chapitre de l'Histoire Critique rapporte les preuves particulières sur lesquelles le P. Simon a établi les anciens Scribes dès le temps de Moïse chez les Ebreux. Mais je ne les trouve pas toutes également fortes. Car pour ce qui est de Joseph, il ne parle que des Prophetes qui ont écrit depuis Moïse jusqu'au temps d'Artaxerxes, n'ayant point eu dessein de parler d'autres Prophetes ou Ecrivains que de ceux qui avoient écrit les XXII. Livres de la Bible qui étoient les Livres Sacrés des Juifs, & qui avoient seuls autorité parmi eux. Eusebe ne parle aussi dans l'endroit que cite le P. Simon, que de certains Livres reconnus pour Divins, & nullement de ces autres qu'on prétend avoir été conservés dans les Archives, d'où on aura tiré la meilleure partie de ceux que des Ecrivains posterieurs ont donné au public. C'est pourquoi la conclusion du P. Simon ne peut pas être juste, puis qu'elle est plus étendue que son principe. J'avoue que Theodoret, Diodore & quelques autres Peres lui sont plus favorables, parce qu'ils reconnoissent que quelques-uns des Livres Sacrés ont été en-effet composés par des Ecrivains posterieurs

Joseph.

Eusebe.

Theodoret. Diodore.

aux Actes d'où ils ont été recueillis : mais ces Auteurs ont pû se tromper dans un fait de cette nature , & sur lequel même St. Augustin, qui étoit au-moins aussi savant que Theodoret, n'a presque pas osé rien prononcer, tant il voyoit cette matiere difficile & embarrassée. Je rapporterai ici ses paroles dans toute leur étendue, afin que chacun puisse juger de son sentiment, & s'il n'est pas plus probable que celui de quelques Peres Grecs que le P. Simon a suivis. *In ipsa historia Regum Juda & Regum Israël, quæ res gestas continet de quibus eidem Scriptura Canonica credimus, commemorantur plurima quæ ibi non explicantur, & in libris aliis inveniri dicuntur, quos Prophetæ scripserunt, & alicubi eorum quoque Prophetarum nomina non tacentur, nec tamen inveniuntur in Canone quem populus Dei recepit, & cujus rei fateor causa me latet, nisi quod ego existimo etiam ipsos quibus ea quæ in autoritate Religionis esse deberent, Sanctus utique Spiritus revelabat; alia sicut homines historicâ diligentia, alia sicut Prophetas inspiratione divinâ scribere potuisse; atque hæc ita fuisse distincta, ut illa tamquam ipsis, ista verò tamquam Deo per ipsos loquenti judicarentur esse tribuenda, ac si illa pertinerent ad ubertatem cognitionis, hæc ad Religionis auctoritatem. In qua auctoritate custoditur Canon, præter quem si quæ jam etiam sub nomine verorum Prophetarum scripta proferuntur, nec ad ipsam copiam scientiæ valent, quoniam utrum eorum sint quorum esse dicuntur, incertum est.*

On peut recueillir de ce passage, que St. Augustin a entierement ig-

noré ces Ecrivains publics qui écrivoient tout ce qui se passoit dans la République des Ebreux pour le conserver dans les Archives. Il n'a reconnu de divin que ce qui étoit dans le Canon Juif. A l'égard de ces autres Livres qui sont cités dans les Livres des Rois & des Paralipomenes sous les noms de plusieurs Prophetes, il les croit purement humains, bien qu'ils aient été composés par des Prophetes qui les ont écrits en qualité d'Historiens, & non pas de Prophetes. Je n'ai rien à répondre à l'autorité de Massius, Pererius & des autres nouveaux Auteurs que le P. Simon cite pour appuyer son sentiment, sinon qu'ils n'ont pas eu une véritable idée des Ecrivains Sacrés, & telle que l'a eue Saint Augustin, qui doit être préféré aux nouveaux Auteurs.

Pour ce qui regarde les additions que le P. Simon prétend être même dans les Livres de Moïse, & qu'il tâche d'appuyer par plusieurs raisons & exemples tant dans ce Chapitre, que dans les deux suivans; je ne vois pas que ni ces raisons ni ces exemples soient des démonstrations. Il n'y a tout au plus en cela que quelque probabilité apparente : mais il faut toujours recourir à ce principe qu'on objecte au P. Simon dans son

*Memoire
instruc-
tif.*

Memoire instructif, savoir qu'il est nécessaire de garder les dates, & que tout ce qui est dans l'Ecriture doit être d'une première inspiration. Je fais que le P. Simon répond à cela dans ce même Memoire, que les Peres n'ont point eu cette délicatesse de distinguer entre première & seconde inspiration; qu'il suffit que

les

St. Augustin.

*August.
lib. 18.
de Civitat. Dei,
cap. 38.*

les choses ayent été inspirées soit de première ou de seconde inspiration. Il produit pour cet effet l'opinion commune des mêmes Peres, qui n'ont fait aucune difficulté de reconnaître qu'Esdras avoit rétabli les Ecritures Sacrées qui avoient été perduës, ou au-moins altérées pendant la Captivité; & en ce cas-là elles ne seront que de seconde inspiration.

J'avouë que cette objection tirée du sentiment commun des Peres peut faire quelque impression sur l'esprit des Catholiques Romains, qui déferent beaucoup à leur autorité: mais il n'en est pas de-même des Protestans, qui considerent les choses en elles-mêmes sans se remplir de préjugés. Nous voyons de plus, que Monsieur l'Evêque de Meaux combat avec force ceux qui croient qu'il y ait dans les Livres de Moïse quelques additions faites par Esdras; & ce qui le confirme le plus dans cette pensée, c'est que le Pentateuque Samaritain où Esdras n'a point touché, est le même que le Pentateuque Ebreu des Juifs. Il va même plus avant; car il croit qu'il y a de l'impicté à croire ces sortes d'additions, & qu'il ne se peut pas faire qu'Esdras ait oublié qu'il vouloit faire parler Moïse. *Si contre le témoignage du genre humain, dit ce Prelat, & contre toutes les regles du bon sens l'impicté s'attache à ôter au Pentateuque & aux Prophetes leurs Auteurs toujours reconnus, & à leur contester leurs dates; c'est que les dates sont tout en cette matiere pour deux raisons: premierement, parce que des Livres pleins de tant de faits miracu-*

leux que l'on voit revêtus de leurs circonstances les plus particulieres, & avancés non seulement comme publics, mais encore comme présens, s'ils eussent pu être démentis, auroient porté avec eux leur condamnation, & au lieu qu'ils se soutiennent par leur propre poids, ils seroient tombés par eux-mêmes il y a long-temps: secondement, parce que leurs dates étant une fois fixées, on ne peut plus effacer la marque infailible d'inspiration divine, qu'ils portent empreinte dans le grand nombre & la longue suite des prédictions memorables dont on les trouve remplis.

J'ai rapporté un peu au long les paroles de cet Evêque, parce qu'elles éclaircissent merveilleusement le fait dont il s'agit. J'aurois seulement souhaité, que pour ne donner pas occasion à ces impies de réfuter son principe, il n'eust reconnu aucunes additions dans les Livres de Moïse, non seulement par Esdras, mais même par aucun des Prophetes plus anciens. Cependant il avouë librement, qu'il y a quelques faits dans Moïse qui y ont été mis par Josué, ou par Samuël, ou par quelques autres de pareille antiquité, puis qu'ils se trouvent dans le Samaritain. Ce principe semble ruiner ce qu'il a supposé touchant les dates & la première inspiration: & je voi même que le P. Simon n'appuye pas beaucoup sur la révision des Livres Sacrés qu'on croit avoir été faite par Esdras; au-contraire il semble la réfuter en quelques endroits. Ainsi Monsieur de Meaux n'a peut-être pas pris garde qu'en réfutant par de bonnes raisons le principe du P. Simon;

il le confirmoit en même temps, accordant que Josué, ou Samuel, ou quelque autre Prophete de ce temps-là ont ajouté quelque chose à Moïse: car le P. Simon ne demande que cela pour autoriser son sentiment touchant les Prophetes postérieurs qui ont réformé les Actes de leurs prédecesseurs. Il croit même que ce qui est à la fin du Deuteronomie y a été ajouté par Josué. Ce n'est pas assez que Monsieur de Meaux dise que ces additions sont de nulle importance: car on conclura toujours de là qu'il y a de veritables additions, & qu'il n'est pas facile de juger si elles sont de consequence ou non. C'est pourquoi il me semble que ces paroles de cet Evêque ne s'accordent pas tout-à-fait avec son principe, *Quelle merveille que ceux qui ont continué son Histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions, afin de faire du tout un même corps? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle ceremonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y songe seulement pas. Il n'y en a pas le moindre soupçon ni le moindre indice. Il convient avec le P. Simon, qu'on a pu continuer une Généalogie commencée, expliquer un nom de ville changé par le temps, & ainsi de quelques autres additions rapportées par lui, dont ce Prelat demeure d'accord: ce qui me paroît être d'une dangereuse consequence, parce que les libertins diront que si on a bien pu ajouter quelque chose aux genealogies, on aura pu par la même raison ajouter aux miracles & aux Propheties.*

Il est donc plus à propos de nier absolument toutes sortes d'additions dans les Livres de Moïse, & reconnoître que tout y est écrit d'une premiere inspiration. Aussi est-ce le principe que le P. Frassen Cordelier a établi: puis il répond à toutes les raisons qu'on peut apporter pour autoriser ces prétendues additions; & croit que ceux qui reconnoissent le moindre changement, même le nom d'une ville changé en un autre, donnent trop à leurs adversaires. *Ista responsio*, dit-il, *nimum tribuit adversariis, neque modicum favet eorum sententia, qui Pentateuchum integrum Mosi abjudicant. Inde namque patet via latissima existimandi, non solum voculas, sed & sententias integras, imò & narrationes alienas à Mosi historia libris ejus nomine vulgatis ab Esdra fuisse insertas.* Monsieur Vossius appuye fortement cette même opinion dans la seconde Réponse au P. Simon, où il dit que de tous les anciens Peres il n'y a eu que St. Jérôme qui ait crû qu'Esdras eust ajouté quelque chose aux Livres de Moïse. Ce qu'il réfute comme une opinion manifestement fausse. *Sed illum*, dit-il en parlant de St. Jérôme, *manifesti erroris convincit Samariticum Exemplar.* Il ajoute de-plus l'autorité de Joseph, qui a assuré que depuis Moïse jusqu'à son temps personne n'avoit été si temeraire que de dire qu'on eust ajouté quelque chose aux Livres de Moïse. *Si tale quid licitum fuisset, quam ridiculus fuisset Josephus contra Appionem affirmans, jam à bis mille annis qui à Moyse temporibus ad suam usque effluerint atatem, neminem tanta temer-*

*P. Frassen
sen, Dis-
quisit.
Biblic.*

Mr. Vossius.

meri-

meritatis fuisse repertum, qui in libris Moysis vel addere, vel demere, vel quidquam ausus fuerit transponere.

Ce que le P. Simon avance dans ces mêmes Chapitres touchant les Genealogies & la Chronologie, n'a pas plus d'apparence de vérité, parce que pour prouver qu'on ne peut former une Chronologie sûre sur les Livres Sacrés, il suppose que ce ne sont que des abrégés de Livres plus amples que l'on conservoit dans les Archives : qu'ainsi ces Genealogies ne sont pas toujours immédiates, & partant qu'on n'en peut pas tirer des principes certains de Chronologie. Mais nous avons prouvé ci-dessus par l'autorité de St. Augustin, qu'il n'y a jamais eu d'autres Livres Sacrés que ceux que les Juifs ont mis dans leur Canon, d'où il est facile d'inférer, que ces Livres sont parfaits dans ce qui regarde même la Genealogie & la Chronologie. Aussi voyons-nous que les Juifs & les Chrétiens tirent le fond de la Chronologie des Livres de l'Ecriture, sur laquelle ils se reglent. Les Juifs la tirent du Texte Ebreu ; au-lieu que les Chrétiens sont partagés là-dessus. Car dans les premiers siècles, & jusqu'à ce que la Version de St. Jérôme ait été en usage dans l'Occident, on a suivi la Version des Septante, que les Eglises d'Orient suivent encore. Mais quoi qu'il en soit, il est toujours certain, que tant dans l'Eglise que dans la Synagogue, on y a considéré les Livres Sacrés comme des Livres sur lesquels on pouvoit établir des principes sûrs de Chronologie. Monsieur l'Evêque de Meaux, qui est un des derniers Auteurs qui

ayent écrit sur cette matière, n'a point d'autres principes de sa Chronologie, que ceux qu'il tire de cette même Ecriture.

A l'égard des répétitions fréquentes qui se trouvent dans les Livres de Moïse, dont le P. Simon prétend que Moïse ne peut pas être l'Auteur, au-moins d'une partie ; il est aisé de le convaincre par le Pentateuque Samaritain, où elles se trouvent toutes, que ces répétitions sont véritablement de Moïse. Le P. Simon reconnoît lui-même, que ce stile est ordinaire aux Ebreux, qui inculquent souvent la même chose, afin qu'elle fasse plus d'impression sur les esprits. On doit raisonner à peu près de la même manière de cette diversité de stile & de ces prétendues défauts que le P. Simon trouve dans le Pentateuque, & tâche même de les prouver par l'autorité des Rabbins. *Rabbins.* Cependant ces Rabbins reconnoissent tous que Moïse a composé le Pentateuque de la manière qu'il est présentement ; & ce n'est que pour l'explication qu'ils avoient qu'il y a des manquemens & des choses fort obscures dans le Texte de l'Ecriture, sans qu'ils reconnoissent pour cela aucune alteration dans ce même Texte. A quoi l'on peut ajoûter, que ce qu'il appelle diversité de stile & de défauts, se trouve également dans le Pentateuque Ebreu des Samaritains & des Juifs.

Je passe sous silence plusieurs choses qui sont dans les Chapitres suivans ; parce que ce sont des faits qui regardent purement la Critique, sans que cela porte coup en aucune ma-

niere contre les principes de la Religion des Protestans , que je me suis seulement proposé de défendre dans cette Réponse. C'est pourquoi je passe aux Chapitres XVI. & XVII. de l'Histoire Critique, où le P. Simon attaque la certitude du Texte Ebreu par des voyes indirectes, & par des conséquences qui paroissent éloignées. Il prétend que sous le second Temple les Juifs ne parlant plus Ebreu, mais Chaldéen, & s'étant appliqués à débiter des allegories & les Traditions de leurs Peres, avoient négligé la correction des Exemplaires Ebreux. Mais cette sorte de preuve qui n'est pas directe, doit supposer qu'il ne se soit plus trouvé de personnes parmi les Juifs sous le second Temple qui ayent cultivé la Langue Ebraïque. Le P. Simon apporte de puissantes preuves du contraire dans ses Réponses à Mr. Vossius, où il montre qu'on a toujours lû dans les Synagogues des Juifs le Texte de l'Ecriture en Ebreu, & que l'explication s'en faisoit seulement en langage Chaldéen, ou dans la Langue Grecque parmi les Juifs Hellenistes. Les Exemplaires de l'Ecriture, principalement ceux qui étoient destinés aux usages des Synagogues, étoient écrits par des Prêtres & par des personnes qui favoient la Langue Ebraïque. Les allegories & les Traditions auxquelles les Juifs de ces temps-là étoient appliqués, n'empêchoient pas qu'il n'y eût toujours des Docteurs savans & des Scribes habiles qui s'appliquoient à avoir de bons Exemplaires. Peut-on tirer aujourd'hui des conséquences contre la pureté du

Texte Ebreu, parce que les Juifs ne s'appliquent qu'aux rêveries de leur Talmud & à des allegories ridicules? N'ont-ils pas outre cela des Scribes exacts? Et ce sont même ces Docteurs allegoriques qui ont établi des regles pour avoir des Exemplaires de la Bible fort corrects.

Outre ces preuves, on en peut encore tirer d'autres des Samaritains, des Saducéens, & des Caraites qui sont ennemis des Juifs, & qui se sont opposés aux Traditions. Cependant la différence qui est entre les Exemplaires des Samaritains & des Juifs n'est pas considerable. Les Saducéens n'ont eu jamais aucune dispute avec les Pharisiens, d'où sont venus les Juifs d'aujourd'hui, sur le Texte des Livres Sacrés, mais seulement sur les Traditions. Nôtre Seigneur n'a jamais repris les Juifs d'avoir corrompu l'Ecriture; mais seulement de donner une autorité divine à des Traditions humaines. Le P. Simon qui nous a si bien fait connoître la Secte des Caraites parmi les Juifs, se sert de leur autorité pour montrer qu'on ne doit pas facilement rejeter le Texte Juif Masoretique. En-effet, les Caraites qui sont ennemis des autres Juifs, approuvent ce Texte, & rejettent seulement leurs Traditions. Voilà de grandes preuves en faveur du Texte Ebreu des Juifs, & je les tire toutes de l'Histoire Critique, où le P. Simon ayant voulu garder le milieu, ne laisse pas de fournir de puissantes raisons aux Ebraïens, quand il les met à couvert des objections du P. Morin & de Mr. Vossius.

De-plus, la preuve qu'il tire des Livres de Joseph, pour montrer que
Joseph.
les

les Juifs de ce temps-là n'étoient point exacts à décrire leur Exemplaire, n'est point concluante, parce qu'il a pû en qualité de Pharisien nous donner des gloses dans son Histoire, sans que cela fassè rien contre l'exactitude du Texte de l'Ecriture. Ces sortes de gloses sont fort en usage dans les Commentaires des Docteurs de l'Eglise Romaine, sans qu'on puisse conclure de là que le Texte de l'Ecriture en est altéré. Les anciens Peres, & sur tout St. Augustin dans son Explication sur les Pseaumes, se perdent souvent dans ces sortes d'allegories, sans que cela nuise en rien au Texte de la Version des Septante, qu'ils reconnoissoient dans ce temps-là pour la vraie Ecriture.

Il faut avoïer que la maniere forte & vigoureuse dont le P. Simon fait voir contre le P. Morin & Mr. Vossius, que les Juifs n'ont jamais corrompu à dessein les Livres Sacrés, est un des meilleurs endroits de son Histoire Critique. Je ne croi pas cependant que bien des gens de sa Communion approuvent cette Critique qu'il fait des Ouvrages d'Origene & de St. Jérôme : car il y dit ouvertement, que ces deux Peres sont fort inconstans dans leurs sentimens ; que tantôt ils défendent les Juifs, qu'on accusoit d'avoir corrompu leurs Livres, tantôt ils les accusent eux-mêmes. Si cela est, comme il prétend le prouver par leurs Ouvrages, il a, ce me semble, grand tort de vouloir soumettre les Pretectans à leurs décisions pour autoriser la Tradition. N'est-il pas plus à propos de ne s'en rapporter qu'à la seu-

le Ecriture, qu'il reconnoit lui-même être la regle de droit ; au-lieu de suivre cette Tradition inconstante, qu'il appelle la regle de fait ?

Les réflexions que le P. Simon fait en-suite sur les Exemplaires Manuscrits des Juifs, sont très-curieux, & marquent en même temps que les Juifs n'ont pas négligé leurs Livres. Il vaut mieux qu'ils aient été exacts en cela jusqu'à la superstition, comme il leur reproche, que d'avoir abandonné entierement l'Ecriture, comme les Chrétiens l'ont fait dans les siècles passés, principalement les Moines, & même les Docteurs Scolastiques. Le P. Simon reprend en cet endroit avec un peu trop d'aigreur Monsieur Leusden savant Professeur en Ebreu, & qui a donné au public d'excellens Livres sur les Langues & sur la Critique. Il ne devoit pas oublier de nous dire son sentiment d'une autre édition de la Bible en Ebreu par les Juifs d'Amsterdam en 1667. où Mr. Leusden a aussi travaillé, & qui passe pour la plus exacte que nous ayons.

Je veux bien croire aussi avec le P. Simon, qu'il n'y a rien de divin & de Prophetique dans la Massore : mais aussi est-il certain que c'est une Critique exacte & severe du Texte Ebreu, & que ces grands Critiques ont recherché avec soin les meilleurs & les plus anciens Exemplaires de leur temps. Je veux de-plus, que les Juifs aient rapporté dans leurs Livres plusieurs choses fabuleuses touchant la divinité, ou plutôt l'origine de cette Massore ; cela ne nuit point à son exactitude, ni ne change rien dans

Mr.
Leusden.

Massore.

Origene.
St. Jérôme.

le fait dont il s'agit. On peut seulement conclure de là, que les Juifs ont trop de veneration pour tout ce que leurs Peres ont fait, & qu'ils sont en cela plutôt superstitieux que religieux. Il en est de-même de l'antiquité des points : car supposant qu'ils ne soient pas si anciens que plusieurs Protestans l'ont crû avec les Juifs, il sera toujours vrai de dire, que la prononciation qui a été fixée par ces points est aussi ancienne que les Livres mêmes, puis que le P. Simon prouve très-bien dans ses Réponses à Mr. Vossius, que les Massorettes n'ont fait autre chose en inventant les points, que de marquer & d'arrêter par ces points un usage reçu de tout temps. Aussi les

Caraites. Caraites n'ont-ils point rejeté cette Tradition de lecture, ni les points, parce qu'ils l'ont crûe véritable & sans aucune difficulté. D'où aussi je conclus, que c'est inutilement que le P. Simon nous reproche, *Qu'il est ridicule de voir qu'il se trouve encore aujourd'hui des Chrétiens, principalement parmi les Protestans, qui respectent cette Massore, comme si elle venoit de Dieu, & qui osent assurer avec les Juifs, qu'elle sert de huy à l'Ecriture.* S'il est vrai que les Juifs Massorettes n'ayent fait que fixer un usage reçu de tout temps, pourquoi ne reconnoissons-nous pas cet usage de lecture comme divin, puis que c'est la parole de Dieu ? Les points sont nouveaux, je le veux : mais l'usage que ces points a rendu fixe n'est pas nouveau. Il en est de cela à peu près comme des Lettres Chaldaïques, dont les Juifs se sont servis depuis le retour de la Captivité en

la place des anciennes : dirons-nous que ces dernières Lettres sont moins divines que les premières ? Ainsi je ne voi pas pourquoi le P. Simon insulte là-dessus aux Protestans, dont les sentimens sont raisonnables ; & ils lui ont même obligation, d'avoir pris leur défense contre Mr. Vossius. J'ai même été surpris, que Monsieur Spanheim, qui demeure d'accord que le P. Simon appuie en cela la bonne cause, applaudisse dans toute sa Lettre à Mr. Vossius, qui est toujours dans l'excès, quand il parle du Texte Ebreu.

L'Histoire des Grammairiens Juifs & la discussion de leurs Livres sont des pieces des plus recherchées de la Critique du P. Simon : mais je voudrois qu'il n'en eust pas conclu comme il fait, l'incertitude tant du Texte Ebreu que de la Langue Ebraïque. Au-contraire, les Ouvrages de ces Grammairiens dont il nous donne plusieurs extraits, sont autant de témoins fideles de la vérité du Texte d'aujourd'hui, puis qu'ils le lisoient comme nous le lisons. J'avouë qu'ils different entre eux pour les regles de leur Grammaire : mais cela ne fait rien quant au fond de la chose. Au-reste, je sai bon gré au P. Simon, d'avoir ici repris Mr. Cappelain Docteur de Sorbonne, & présentement Professeur en Ebreu à Paris, d'avoir accusé de mauvaise foi les Juifs où il ne s'agissoit que de Critique : & c'est ce que le même P. Simon a prouvé fortement contre Mr. Vossius, qui n'a pas paru estre un grand Critique en cette occasion. Le premier Livre de l'Histoire Critique finit ici ; & du

Texte

Texte Ebreu on passe aux Versions de ce Texte, qui sont la matiere du second Livre.

Le P. Simon dans le premier Chapitre de son second Livre donne une idée generale des Versions de la Bible, & avance d'abord cette maxime qui est très-veritable, que *l'Ecriture Sainte n'ayant été donnée aux hommes que pour les instruire, elle a été donnée dans une Langue qui leur étoit connue*. Cependant tous les Docteurs de sa Communion ne tombent pas d'accord de cette verité. Nous avons vu depuis peu un Livre de Mr. Mallet Docteur de la Maison & Societé de Sorbone, qui la combat de toute sa force. Son Livre tout ridicule qu'il est, n'a pas laissé d'être approuvé de plusieurs Docteurs de cette même Maison & Societé de Sorbone qui en font les éloges: tant il est vrai, qu'il y a bien plutôt de l'ignorance & de l'entêtement dans ces gens-là, que dans les Docteurs de Geneve! Peut-on rien voir de plus ridicule que ce que ce Docteur dit fondé sur un passage de Clement Alexandrin qu'il n'a point entendu? savoir, que Moïse a composé une Grammaire pour les Juifs, & partant qu'ils n'entendoient point l'Ebreu, parce qu'on n'apprend point par principes & par regles la Langue de son pais. Je laisse le reste de l'Ouvrage de ce Docteur, qui ne peut servir qu'à donner des preuves convaincantes de l'ignorance crasse où les plus savans même de l'Eglise Romaine sont sur tout ce qui regarde l'Ecriture; & il n'y a personne qui le sache peut-être mieux que le P. Simon, qui a eu des affaires à l'oc-

casion de son Livre avec quelques Docteurs de Sorbone, lesquelles ont éclaté dans le monde.

Je n'ai rien à dire de cette longue Critique qu'il fait de la Version des Septante, parce qu'il me semble s'être déclaré pour le bon parti contre Mr. Vossius qu'il réfute fort bien. Je souhaiterois seulement qu'il n'eût point fait revenir ici ce qu'il dit ailleurs des Genealogies de l'Ecriture qu'il croit être abrégées. Je passe aussi sous silence ce qu'il rapporte dans ce second Livre touchant les autres anciennes Versions Grecques; parce que dans toute cette Critique des anciennes Traductions il n'y a rien qui ne s'accorde avec les principes des Protestans. Je remarquerai seulement, que l'autorité de ces anciennes Versions appuie fortement le Texte Ebreu d'aujourd'hui; puis que si l'on compare les fragmens qui nous restent de ces anciennes Versions, avec l'Ebreu de la Massore, on trouvera qu'ils conviennent presque par tout avec cet Ebreu, & s'il y a quelque variété, elle est de nulle importance. D'où je conclus, que les Protestans ont eu grande raison de laisser les anciennes Versions pour s'attacher uniquement à l'Ebreu, qui est la source de toutes les autres Versions, & qui a été si bien conservé par les Juifs, dont les Exemplaires se trouvent présentement si conformes à ces Traductions faites dès le commencement du Christianisme. C'est sans doute un effet de la providence de Dieu, qui a voulu par ce grand nombre de Versions assurer l'autorité des Livres Sacrés; & ce qui est

en-

encore plus admirable, c'est que la plu-part de ces Versions sont péries, ou elles sont défectueuses. Il n'y a eu que le Sacré Texte Ebreu qui est l'Original, qui soit venu entier & parfait jusqu'à nous par le soin particulier des Juifs, ou plutoſt par un eſſet ſingulier de la providence. C'eſt par là que je renverſe le Syſteme du P. Simon dans tout ſon ſecond Livre, qui ſemble n'avoir rapporté cette Hiſtoire des anciennes Versions, que pour montrer l'incertitude du Texte Ebreu & l'inconſtance de la Langue Ebraïque: mais au-contrai- re, il n'y a rien qui faſſe mieux voir la conſervation de ce Texte; & ſi l'on compare les nouveaux Rabbins avec Aquila dans l'explication de plu- ſieurs mots Ebreux qui ſont même obſcurs, on trouvera qu'ils s'accor- dent là-deſſus.

Il n'y a rien auſſi qui favoriſe da- vantage le choix que les Proteſtans ont fait de regler toutes leurs Ver- ſions ſur l'Ebreu, que cette nouvelle Version Latine que St. Jérôme fit de ſon temps ſur le même Ebreu, ſans avoir aucun égard à l'ancienne Traduction reçûe & autorisée com- me divine dans toutes les Eglises du monde. Le choix même que toutes les Eglises d'Occident ont fait de cette nouvelle Version de St. Jérôme, confirme les nouvelles Versions des Proteſtans. C'eſt pourquoi il ſe trouva pluſieurs Theologiens dans le Concile de Trente qui furent d'a- vis qu'on fiſt une nouvelle Version de toute l'Ecriture ſur l'Ebreu, com- me Saint Jérôme avoit autrefois fait, parce que celle qu'on lui attribue n'eſt pas tout-à-fait exacte. Il n'y

avoit rien que de raifonnable dans cet avis, ni rien qui ait plus de rap- port avec ce que les Proteſtans ont obſervé dans ce dernier temps, qui ont ſans doute en cela pris le parti de la verité & du bon ſens. Ce fut auſſi la principale raiſon qui obligea Pagnin Religieux Dominicain à fai- re une nouvelle Version de toute la Bible ſur l'Ebreu, parce qu'il ne trouvoit pas que la Vulgate fuſt ex- acte, ni même véritablement de St. Jérôme, tant elle lui paroiſſoit plei- ne de fautes. Le Pape Leon X. com- me le même Pagnin le témoigne, avoit fort approuvé ſon deſſein, & en ayant vû ſeulement quelques feuil- les, il dit qu'il vouloit que cette nouvelle Version fuſt imprimée à ſes dépens. *Volo*, dit ce Pape, *ut meis impensis totus Liber transcribatur, & typis exactè revisus excudatur*. Il eſt vrai que la plu-part des Theolo- giens & des Prédicateurs de ce temps-là ne pûrent goûter ce deſſein de Pagnin. Mais il ſe mocqua d'eux, les traitant d'ignorans qui négli- geoient l'étude de l'Ecriture. Il les tourna même en ridicules, s'étant partagés en Thomiſtes & Scotiſtes, & ne parlant que de Quiddités & de Formalités, *de quidditatibus & formalitatibus*. Il rail- la enfin leurs études, qu'il appelle Seraphiques, *studia Seraphica*. Le P. Simon fait auſſi bien que nous, que les Theologiens de ſon Eglise ne ſont pas aujourd'hui plus habiles qu'ils l'étoient du temps de Pagnin ſur tout ce qui regarde l'Ecriture Sainte; au-lieu que les Proteſtans en font toute leur étude.

Je lui ſai bon gré de ce qu'il dit ſur ce ſujet à la fin du Chapitre XI.

de son II. Livre en ces termes pour approuver la conduite de S. Jérôme. *Il jugea qu'il étoit nécessaire de consulter les Originaux; & comme nous avons encore aujourd'hui ces mêmes Originaux, on doit estimer ceux qui les consultent sans se préoccuper en faveur des Septante, ni en faveur d'aucune autre Version.* Je doute que cette proposition fust reçûe en Sorbone, où l'on ne connoit point d'autre Bible que la Vulgate; & je trouve que ces Docteurs ont raison en cela, parce qu'ils ne peuvent pas en lire d'autres. Il leur suffit que S. Jérôme ait pris la peine de faire pour eux une nouvelle Version; & comme ils sont persuadés qu'il a bien réussi, le P. Simon a grand tort de les renvoyer présentement à l'Ebreu & au Grec, ayant assez de peine à entendre le Latin. Ils lui savent même fort mauvais gré, d'avoir réveillé toutes ces questions de Critique. J'ai même appris d'assez bonne part, que ce fust une des plus fortes raisons qu'on ait eûes pour supprimer son Ouvrage; parce qu'il étoit écrit en François, & qu'il exhortoit dès le commencement les Dames à le lire, qui auroient après cela fait bien des questions aux Docteurs, sur lesquelles ils n'auroient pas pû les satisfaire. Le plus court chemin est que le P. Simon se taise là-dessus: aussi voyons-nous qu'il n'a pas donné au public la seconde Partie de son Histoire Critique sur le Nouveau Testament, qu'il avoit néanmoins promise. Je croi qu'il fait fort bien, pour ne s'attirer pas davantage d'affaires, & ne pas s'exposer à la fureur de ses Docteurs, dont il auroit eu plus de rai-

Sorbonif-
ses.

son de mal parler, que de ceux de Geneve. Aussi Mr. Spanheim lui a-t-il reproché, qu'il ne l'avoit fait que par politique, & pour s'accommoder aux sentimens des siens.

Il y a encore une autre chose à la fin du Chap. XIII. de ce second Livre, laquelle ne pourra pas aussi être approuvée des Docteurs de Sorbone; savoir, *Qu'il reste encore beaucoup de choses à réformer dans la Vulgate.* Cela ne passera pas à la pluralité des voix, non plus que tout ce qui est rapporté en-suite au Chap. XIV. touchant le sens dans lequel la Vulgate a été déclarée authentique par le Concile de Trente. *On appelle, dit le P. Simon, authentique la version de quelque Acte que ce soit, laquelle a été faite avec exactitude sur l'Original.* En ce sens-là, selon lui, les Versions des Protestans seront aussi authentiques, bien que le Concile de Trente les ait toutes rejetées. Je croi que c'est encore ici un trait de sa politique, quand il se déclare si fortement pour le Decret du Concile de Trente contre les Protestans, qu'il accuse d'avoir été ignorans ou malicieux. *On ne peut nier, dit-il, qu'il n'y ait eu bien de l'entêtement & de l'illusion dans l'esprit de ces Protestans qui n'ont pas voulu examiner avec application la pensée des Peres du Concile, dont on ne peut assez admirer la sage conduite qu'ils ont tenu en faisant justice à tout le monde.* Le P. Simon avec toute son habileté pourroit-il nous persuader, que dans ce Concile on a rendu justice aux Protestans, en autorisant la seule Vulgate, pour détruire leurs Versions, qui doivent être plus authentiques,

puis qu'elles sont plus conformes à l'Original Ebreu ? Aussi toute l'authenticité qu'il donne à la Vulgate se réduit-elle à une authenticité politique, savoir au bien de la paix, *Nous devons*, dit-il, *pour le bien de la paix ne reconnoître point d'autre Version de la Bible dans l'usage public, que celle que l'Eglise nous propose.* Je croi que c'est aussi pour le bien de la paix, qu'il dit à la fin de sa Réponse à Mr. Spanheim, qu'il a fait vœu de ne lire plus de Rabbins, & de n'écrire jamais sur la Bible. Mais s'il est vrai, comme bien des gens l'assurent, qu'il soit l'Auteur du projet d'une nouvelle Polyglotte, dont on parle fort dans le monde, il n'a pas tenu son vœu. Apparemment qu'il s'en sera fait relever à Rome. Cette nouvelle Polyglotte ne peut être que très-utile à tout le monde, parce qu'on a besoin d'une Bible qui nous les représente toutes, sans se fatiguer à chercher dans tant de Livres ; & ce que j'y approuve le plus, c'est qu'on y verra ces fragmens des anciennes Versions Grecques joints avec le Texte, sans qu'il soit besoin de les aller chercher dans le sixième Tome de la Polyglotte d'Angleterre. Je suis persuadé qu'une Polyglotte de cette façon servira merveilleusement à faire voir, que de tous les Textes de la Bible qui nous restent, nous n'avons rien de meilleur que le Texte Ebreu que les Protestans ont suivi exactement. C'est ce que nous attendrons avec bien de l'impatience.

Ce qui est rapporté au Chap. XV. touchant les Versions Syriaques me paroît juste & d'une grande érudition.

Il y a même une chose qui favorise encore les nouvelles Versions des Protestans sur l'Ebreu, savoir cette ancienne Version Syriaque faite sur l'Ebreu, & qui est encore en usage parmi les Syriens : ce qui est une preuve manifeste, que toute l'Eglise ancienne n'est pas tellement convenuë de ne recevoir que la Version des Septante, qu'il n'y ait eu quelques Eglises qui se sont conformées à l'Ebreu. Je sais que Mr. Vossius prétend que la Version Syriaque sur l'Ebreu qui est imprimée dans les Polyglottes de Paris & d'Angleterre, n'a pas plus de six cens ans, & que ce n'est point celle que Theodoret & les autres Peres ont citée. Mais le P. Simon a fait voir le contraire dans sa dernière Réponse à Mr. Vossius. Comme l'Auteur du projet de la nouvelle Bible Polyglotte promet de nous donner des extraits de cette ancienne Version en Grec & en Syriaque, cela sera d'une grande utilité pour autoriser le Texte Ebreu de la Massoré, auquel cette ancienne Version Syriaque est entièrement conforme.

Il y a de-plus dans ce même Chapitre une remarque curieuse touchant les réformations que les Missionnaires de Rome ont introduites dans les Missels & autres Livres d'Office des Syriens. Cependant le P. Simon nous assure qu'on n'a point touché à leurs Bibles, qui demeurent toujours les mêmes. Qui peut nous assurer de cela, puis qu'ils ont bien imprimé à Rome une Bible entière Arabe sur la Vulgate ? Ce qui ne paroît pas être d'un fort bon sens. Erasme a aussi prétendu, qu'on

Mr. Vossius.

Missionnaires de Rome.

Erasme.

avoit

avoit corrigé plusieurs Manuscrits Grecs du Nouveau Testament sur la Vulgate Latine. S'il est vrai que le P. Simon soit l'Auteur d'un petit Livre sur les Religions des nations du Levant, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup d'estime de tous les Missionnaires de Rome, dont il parle comme de gens qui n'ont point feu la véritable Theologie. Si cela est, il doit conclure par les mêmes raisons, qu'il n'y a gueres de Theologiens dans le monde. Car ce Livre qu'il prétend être conforme aux desseins de la Cour de Rome sous le Pape Urbain VIII. les combat tous également, & cela pour monstrier que les Catholiques Romains conviennent avec les Chrétiens du Levant dans les articles pour lesquels les Protestans se sont séparés. J'avoüe qu'il y a de l'esprit & un grand fond de Theologie dans ce petit Ouvrage : mais je crains fort qu'il ne soit pas plus goûté de ceux de sa Communion, que l'a été son Histoire Critique du Vieux Testament, parce qu'il y établit des principes opposés à des maximes reçues dans toute son Eglise, où il n'est pas permis de soumettre à la révision les décisions des Conciles Generaux.

Il paroît du Chapitre XVI. qui traite des autres Versions du Levant, que tous ces peuples ont fait la même chose que les Protestans à l'égard des Versions de l'Ecriture en Langue vulgaire. Car s'il est vrai que les Syriens & les Cophites ont traduit leurs Versions Syriaques & Cophites en Arabe leur Langue maternelle ; pourquoi ne voudra-t-on pas aussi que les Protestans ayent

fait de nôtre temps des Versions en Langue vulgaire, puisqu'on ne parle plus dans l'Occident la Langue Latine ? Cela même est conforme au principe que le P. Simon a établi dès le commencement de ce second Livre de sa Critique, où il assure que l'Ecriture ayant été donnée au peuple pour l'instruire, elle a été donnée dans une Langue entendue de tout le monde. Je veux croire aussi ce qu'il rapporte dans ce même Chapitre des Bibles Armeniennes qui ont été imprimées sur de bons Manuscrits par les soins de l'Evêque Uscau : & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ces Armeniens qui étoient à Marseille, ont eu un procès par devant l'Intendant du lieu, & en-suite au Conseil du Roi, pour avoir imprimé leurs Livres de trop bonne foi : & ils ont été soumis à la révision d'un Armenien Latinisé, que la Cour de Rome avoit envoyé exprès à Marseille pour cela. Je sais que la Cour de Rome n'a aucune juridiction en France : mais les Prelats qui ont toujours besoin de cette Cour, ne s'y opposent pas ouvertement. C'est pourquoy les Livres Armeniens qui ont été imprimés à Marseille doivent être fort suspects.

Le P. Simon traite dans le Chapitre XVII. & dans les suivans des Versions & des Paraphrases que les Juifs, soit Rabbanistes ou Caraites, & même les Samaritains ont fait pour leur usage : d'où je tire une preuve convaincante pour autoriser les Versions des Protestans en Langue vulgaire. Car pour commencer par les Samaritains, ils ont une Paraphrase

*Armeni-
ens.*

*Samari-
tains.*

en langage Samaritain , qui est pres- que le même que le Chaldaïque; une autre en Langue Grecque pour ceux qui ont parlé Grec ; & enfin une en Arabe dont ils se servent aujourd'hui. Les Juifs n'ont aussi fait des Versions ou Paraphrases en Chaldéen, que parce qu'ils parloient alors le Chal- deen. En un mot, le P. Simon fait un long détail de toutes les Bibles en Langue vulgaire à l'usage des Juifs de différentes nations; & cette gran- de conformité de tous les Juifs du monde avec les Protestans sur cette matiere , est un argument évident pour montrer qu'ils ont eu raison de faire de nouvelles Versions.

Enfin le P. Simon passe après ce- la aux Traductions nouvelles faites sur l'Ebreu , & il parle première- ment de celles qui ont été compo- sées par des Catholiques Romains. Mais à dire le vrai, il n'en estime pas une, parce qu'il a eu dessein d'en donner une de sa façon & selon les regles de sa Critique, pour opposer aux Traductions des Protestans, comme si jusqu'à-présent ils n'a- voient pas eu de véritable parole de Dieu. En ce cas-là Monsieur Span- heim a eu raison de l'appeller le nou- vel Esdras de nos jours, & le resta- rateur des Livres Sacrés. En atten- dant cela, il sera toujours permis aux Protestans de se servir de leurs Ver- sions. Je ne prens aucune part aux sentimens qu'il a de toutes ces Tra- ductions, parce que cela ne regarde nullement les Protestans, si ce n'est que ces Auteurs Catholiques Rô- mains sont d'accord avec ces mêmes Protestans sur le fait des Versions de l'Ecriture, que l'on doit faire sur

l'Ebreu, & non pas sur la Vulga- te. C'est au-moins le sentiment de deux grands hommes de son Eglise, je veux dire Pagnin & le Cardinal Cajetan, tous deux Religieux Do- minicains. Je voi même que présen- tement les Dominicains ou Jacobins en France ne paroissent pas si entê- tés de la Vulgate, comme les Fran- ciscains ou Cordeliers. Ce qui a paru depuis peu dans les disputes qu'ont eues là-dessus le P. Alexandre Jacobin & le P. Frassen Cordelier. Ce dernier maintient la Vulgate avec excès; au-lieu que le P. Alexan- dre n'a fait aucune difficulté de pu- blier un Livre là-dessus pour détruire le sentiment de son adversaire. Les raisons du P. Alexandre l'emportent assurément sur celles du P. Frassen, qui ne se soutient pas même dans ses principes, parce qu'il avoit une mauvaise cause à défendre. Tous deux sont Docteurs de Sorbone & maîtres Moines dans leurs Couvents de Paris.

Ayant voulu m'éclaircir sur les différens sentimens de ces deux Communautés Religieuses, un ha- bile homme me dit que si le Pape Sixte V. qui avoit réformé la Vulga- te, avoit été Jacobin, les Cordeliers seroient d'un sentiment contraire, qui ne s'étoient jettés dans des opi- nions bizarres sur la Vulgate, que pour favoriser la Bulle de Sixte V. qui avoit été de leur Ordre; que ce fut aussi pour cette raison, que ce Pape garda au Chapitre 3. de la Ge- nese, vers. 15. la leçon *ipsa conteret*, qu'on devoit réformer, & lire *ipse conteret* selon même d'anciens Ma- nuscrits Latins : mais la leçon *ipsa* favo-

*Domini-
cains.*

*Francif-
cains.*

*Mr.
Span-
heim.*

favorisoit la Vierge, dont les Cordeliers défendoient si chaudement l'immaculée conception contre les Jacobins. Ce que je trouve fort vraisemblable ; parce que l'esprit des Moines est rempli de préjugés & de partialités. Je fai au-reste bon gré au P. Simon, d'avoir défendu le Cardinal Cajetan contre Prateole, qui l'a voulu faire passer pour un Heretique ; & même de le justifier entièrement. On ne peut pourtant nier, qu'il n'ait préféré en beaucoup de choses qui regardent l'Ecriture, les sentimens des Protestans à ceux de ses Theologiens. Comme il étoit homme d'un grand esprit, il vit bientôt que les Protestans avoient raison en beaucoup de choses, sur lesquelles les Theologiens de ce temps-là qui ne savoient rien des belles Lettres ni de la Critique, les chicanotent mal-à-propos. Enfin c'est un avantage pour nous, qu'un grand Cardinal & si zélé pour les interets de la Cour de Rome, ait prononcé librement qu'on ne pouvoit pas dire qu'on eust véritablement la parole de Dieu, si on ne traduisoit à la lettre le Texte Ebreu.

Pour ce qui est des Versions de l'Ecriture composées par les Protestans, le P. Simon en dit tantost du bien, & tantost du mal ; & cela par rapport à l'idée qu'il s'est formée d'une nouvelle Traduction. Il reprend les Auteurs de toutes ces Versions, de s'être trop attaché aux nouveaux Rabbins. Ce qui n'est pas un grand mal, si ces nouveaux Rabbins ont bien entendu l'Ebreu, comme on ne le peut nier de ceux qui ont fait toute leur étude de cette Langue.

Il en veut un peu trop aux Docteurs de Geneve, qu'il accuse de s'être opposés avec trop de violence à la Version de Sebastien Castalio. Mais ce ne peut pas être un grand mal, puis que plusieurs Docteurs Catholiques Romains ont aussi attaqué cette Version avec la même force ; & même deux Professeurs en la Langue Ebraïque, je veux dire Genebrard & Isaac Levita. Ce qui justifie Beze, que le P. Simon dit avoir eu tort de reprendre Castalio, puis qu'il ne savoit point l'Ebreu. Il avoit au-moins pour lui de bons juges, & nullement suspects de s'entendre là-dessus avec les Docteurs de Geneve.

Au-reste, le P. Simon a fait plaisir au public, en nous rapportant fidèlement ce qui se passa dans le procès de Robert Estienne avec les Theologiens de Paris, qui ne lui rendirent pas justice. On voit de plus dans tout ce procédé, que ces Theologiens étoient en ce temps-là bien ignorans en fait d'Ecriture Sainte. Je croi même que si le P. Simon donnoit l'Histoire de ce qui s'est passé sur son affaire avec ces mêmes Theologiens, il nous apprendroit bien des choses qui les convaincroient aussi d'une grande ignorance. Mais il en veut trop aux Docteurs de Geneve, pour nous communiquer cette Histoire.

Le P. Simon finit son Histoire des Versions de l'Ecriture par celles qui ont été composées en Langue vulgaire tant par les Catholiques Romains, que par les Protestans. Il a de la peine à nous dire son sentiment touchant ces sortes de Ver-

sions, & il agit en cela, aussi-bien que sur l'authenticité de la Vulgate, plustôt en politique qu'en Critique, prétendant que dans ces derniers siècles où les nouvelles heresies n'ont point de respect pour les Traditions, il faut bien se précautionner, demeurant pourtant d'accord que l'Eglise ne les a jamais défendues entièrement, & même qu'avant la naissance des Protestans, il y avoit des Versions de l'Ecriture en Langue vulgaire. Ce sentiment, quoi que mitigé, ne laisse pas d'être favorable aux Protestans, qui ne reglent pas les choses selon le temps, mais selon la vérité. Ce n'est pas aux hommes à donner des bornes à la parole de Dieu selon des veuës politiques, & telles que le P. Simon nous les propose ici; ayant plus d'égard en cela aux maximes de la Cour de Rome, dont il paroît quelquefois préoccupé, qu'aux maximes de l'Evangile. Il raisonne plus juste & en véritable Critique, quand il paroît avoir du mépris pour les Traductions en Langue vulgaire qui ont été faites sur le Latin de la Vulgate, parce qu'il y a dans le Latin quantité de mots obscurs & équivoques, qu'on ne peut bien traduire qu'en ayant recours aux Originaux. On pourroit même justifier cette réflexion par les nouvelles Traductions de Port-Royal, qui ne sont pas exemptes de ces fautes, bien que les Auteurs ayent consulté des Traductions Latines faites sur l'Ebreu: mais ce n'est pas assez, parce qu'il faut pour faire une bonne Version, entendre les Langues dans lesquelles sont écrites les Originaux. Ce qui a manqué as-

sûrément aux Traducteurs de Port-Royal.

Je laisse aux Protestans d'Allemagne à prendre la défense de Luther, que le P. Simon fait passer pour un homme peu exact dans ses jugemens, & qui n'étoit nullement capable de faire une Version de la Bible, n'ayant pas une assez grande connoissance de la Langue Ebraïque, & étant trop rempli de préjugés. De quelque côté que les Protestans se tournent, ils ne sont jamais du goût du P. Simon. Les uns, selon lui, ont trop suivi les Rabbins & les nouveaux Grammairiens. Luther au-contraindre, qui a combattu les Rabbins & les Grammairiens, ne savoit pas assez l'Ebreu, & il étoit trop attaché à ses préjugés. En un mot, il n'y a pas un Protestant qui ait réussi dans sa Traduction. Cela veut dire que le Pere a dessein par là d'autoriser celle qu'il nous veut donner, à laquelle les Critiques Protestans ne manqueront pas de trouver à redire à leur tour.

Il en veut sur tout à la Version de Diodati Ministre de Geneve; & pour faire voir qu'elle n'est pas d'un homme savant & de bon sens, c'est qu'elle a été composée par un Theologien Prédicateur, comme si les Theologiens & les Prédicateurs n'étoient pas propres pour traduire les Livres Sacrés. Je ne fais donc à qui on s'en rapportera, puis qu'il blâme aussi les Grammairiens. Le plus grand défaut de Diodati, c'est que ses expressions sont trop claires, & partant ne gardent pas le caractère de l'Ecriture, qui est obscure. Mais un Traducteur n'interprète un Livre que

Luther.

Diodati.

Port-Royal.

que pour le faire entendre. Ainsi on ne doit pas blâmer en lui qu'il s'explique avec netteté, comme le Nouveau Testament François de Messieurs de Port-Royal est aussi fort net & fort intelligible. Quand il parle au même endroit des notes de cet Auteur, il ne garde pas les regles de la moderation dans sa Critique, comme Monsieur Spanheim lui a reproché judicieusement. Il témoigne même trop de passion contre les Docteurs de Geneve, dont il dit au même endroit, *Que la plus-part de ces Docteurs ne sont point capables de faire de bonnes notes sur le Texte de l'Ecriture, parce qu'étant accoutumés à débiter en chaire leurs leçons de Theologie & de Morale, ils en remplissent leurs Livres.* Mais je voudrois bien que le P. Simon nous eust donné quelque Auteur de sa Communion qui eust mieux réussi sur cette matiere, que Diodati. Je m'assure qu'il ne nous donnera pas pour exemple Messieurs de Port-Royal, qui débitent bien plus de morale que Diodati. Il est vrai qu'ils la tirent souvent des Peres : mais si nous nous en rapportons au P. Simon, leurs remarques n'en sont pas pour cela meilleures ni plus judicieuses. Je ne doute nullement qu'il ne les ait voulu noter dans sa Préface, quand il dit fort librement. *Nous voyons aujourd'hui des personnes savantes qui se contentent de recueillir tout ce qu'ils trouvent dans les Livres des Peres sur l'Ecriture, comme si les Peres avoient mieux réussi que les autres Interpretes de la Bible.* C'est pour cette raison que dans le Memoire instructif on lui a reproché de détruire l'autorité

des Peres. La réponse qu'il fait dans ce même Memoire, qu'il ne s'agit pas en ces endroits-là de ce qui appartient à la foi, & qu'ainsi il est libre de se départir d'eux, quand leurs explications ne sont pas si literales que celles des nouveaux Interpretes, me paroît, à-la-verité, bien fondée : mais on n'y a point eu égard ; parce que les Theologiens Romains croient qu'il faut avoir du respect pour tout ce qu'ont dit les Peres, & qu'il ne le faut jamais rejeter. C'est même la méthode de la plus-part des Theologiens Scolastiques, qui aiment mieux apporter des distinctions qui sont le plus souvent ridicules, que de nier absolument le témoignage d'un Pere. Ce sentiment néanmoins du P. Simon, tout libre qu'il paroît à ceux de sa Communion, est autorisé par ceux de la Cour de Rome, qui prétendent qu'on doit avoir égard aux seules décisions des Papes, sans se mettre fort en peine de ce que les Peres ont dit. Il y a quelques années que dans Paris même un Religieux Theatin Italien de nation donna des marques évidentes de cela dans une assemblée considerable, & en la présence du Nonce du Pape & de plusieurs Prelats de France qui assistoient à une dispute publique. Le P. Baron Religieux Dominicain qui argumantoit contre la These du Theatin, lui ayant opposé les témoignages de plusieurs Peres qui étoient manifestement contraires à la These, ne s'avisa pas d'avoir recours aux distinctions chimeriques des Sorbonistes ; mais en se moquant de ce long tissu d'autorités, répondit, Pour

Cour de Rome.

ce

Port-Royal.

Memoire instructif.

ce qui est de l'autorité des Peres, je n'ai autre chose à vous dire sinon, *Omnes sancti Patres orate pro nobis.* Cette réponse scandalisa toute l'assemblée, où il y avoit un grand nombre de Docteurs qui prirent le parti des Peres. Mais Monsieur le Nonce Robert prit hautement le parti du Religieux Theatin, & fit voir qu'à la Cour de Rome on ne faisoit pas grand fond sur leur autorité, mais seulement sur celle du Pape. Il y a bien de l'apparence que le P. Simon qui a si fortement appuyé les Traditions selon les principes de cette Cour, ne se fera pas aussi mis beaucoup en peine des Peres selon ces mêmes principes; & c'est ce qui lui a attiré en partie le jugement que quelques Theologiens de Paris ont fait de son Livre, & sur tout ceux de Port-Royal à qui on le donna à examiner, qui virent bientôt que l'Auteur de la nouvelle Critique les attaquoit. Nous autres Protestans, qui ne sommes pas remplis de ces préjugés, croyons que le P. Simon a eu raison en cela, & nous en inferons en même temps contre lui, qu'il a eu tort de nous reprocher que les remarques des nôtres sur l'Ecriture sont remplies de choses inutiles; puis que c'est là proprement le caractère des Catholiques Romains, qui remplissent leurs Livres de remarques éloignées du sujet, & qui croient parler à propos, quand ils coufent ensemble des passages de Peres qui ne font rien au sujet.

Il examine ensuite la principale Bible Françoisse des Réformés de *Olivet.* Geneve composée par Robert Olivetan. Il en louë, à-la-verité, la mé-

thode, parce qu'elle s'accommode à ses préjugés: mais il blâme l'Auteur d'avoir entrepris un Ouvrage de cette consequence sans avoir feu l'Ebreu. Cependant tous nos Auteurs demeurent d'accord, qu'Olivet a feu l'Ebreu. Il est bien vrai qu'il n'étoit pas savant dans les Rabbins: mais il suffisoit pour son dessein, qu'il eust la connoissance de la Langue Ebraïque; & Calvin qui retoucha sa Version, l'accuse seulement de n'avoir pas été assez poli dans la Langue Françoisse. Mais si nous en croyons le P. Simon, Calvin *Calvin.* ne savoit pas aussi l'Ebreu; bien que ses Ouvrages sur l'Ecriture montrent évidemment le contraire: & comme il n'a eu autre dessein dans tout ce discours, que de s'opposer aux diverses éditions de la Bible de Geneve, il prétend au-contraire que la troisième révision qui en a été faite après Calvin n'est pas bonne, parce qu'elle est trop grammaticale & trop attachée aux nouveaux Rabbins. C'est un péché, selon lui, dans les Bibles d'Olivet & de Calvin, de ce que ces deux Auteurs n'ont pas feu l'Ebreu, & c'est un autre péché dans la dernière révision, de ce que les Auteurs de cette révision l'ont feu, & de ce qu'ils s'y sont trop attachés. A quoi donc s'en tenir? Apparemment à la nouvelle Version que le P. Simon donnera au public selon son nouveau projet, & à laquelle il voudra soumettre tous les Protestans qui ont ou trop ou trop peu feu l'Ebreu. Il n'y a que lui qui a la véritable mesure sur laquelle on doit se regler pour faire une Version juste & sans défaut. Mais je crains que les

les Protestans n'y trouvent à leur tour trop des Septante & trop du St. Jérôme, & peut être trop d'une nouvelle Grammaire de son invention, & même d'un nouveau Dictionnaire qui sera aussi de sa façon. Il reproche au même endroit aux Docteurs de Geneve leur entêtement, pour avoir traduit plutôt selon les préjugés de leur doctrine, que selon la Langue Ebraïque. Mais il semble que le P. Simon n'est pas exempt de ces préjugés, puis que dans sa nouvelle Traduction de l'Ecriture il ne veut s'assujettir à aucunes regles, mais suivre seulement celles qu'il établira selon les regles de sa Critique.

*Desma-
rets.*

Il fait aussi paroître trop de délicatesse dans la Critique qu'il fait de la Bible de Desmarets : car il est constant que cet Ouvrage est rempli de fort bonnes remarques. Tout son défaut est d'en avoir mis un trop grand nombre. Ainsi il ne peche que pour n'avoir rien voulu oublier. Si son stile n'est pas du goût du P. Simon, ce n'est pas un grand malheur ; car si l'on suit les regles de sa Critique, on ne trouvera pas un Auteur qui soit à son goust. Au reste, il fait bien de l'honneur à ces Docteurs de Geneve pour qui il a témoigné tant de mépris, quand il leur associe René Benoist Theologien de Paris, dont la Version n'est autre chose, dit-il, que celle de Geneve retouchée seulement en quelques endroits. Ce Docteur avoit assurément plus d'estime de ceux de Geneve que le P. Simon n'en a, puis qu'il crût ne pouvoir donner une meilleure Bible au public que la leur, qu'il voulut seulement déguiser un peu, & mettre son nom à la teste

*René Be-
noist.*

en la place de celui de Geneve. Mais il en usa, dit le Pere, trop grossièrement: *S'il eust eu un peu plus d'adresse, il auroit sans doute passé pour un habile Traducteur de l'Ecriture, aussi-bien que plusieurs autres qui n'ont pas eu une connoissance plus étendue des Langues saintes que ce Docteur, & qui cependant ont été fort estimés.* Je ne sai pas de qui il veut ici parler : mais on m'a assuré que la Version du N. Testament par Messieurs de Port-Royal avoit été faite à peu près de la même façon; qu'on s'y étoit fort servi de nôtre Version de Geneve & des notes de Grotius. Ce qui étoit la cause qu'on avoit fait plutôt une Paraphrase qu'une Traduction juste : & afin de déguiser l'Ouvrage avec plus d'adresse que n'avoit fait le Docteur René Benoist, on y avoit traduit quelques endroits selon les préjugés de l'Eglise Romaine ; & sur le tout Monsieur Arnaud qui étoit le principal conducteur de la piece, a répandu son Saint Augustin qui l'accompagne par tout. Monsieur de Saffi, qui étoit l'Aaron & la parole de Mr. Arnaud, a ajusté les mots & les périodes à sa maniere. Pour ce qui a été de consulter les Originaux, on ne s'en est pas mis beaucoup en peine. En-effet, cela étoit assez inutile, parce que la Version de Geneve a été faite sur le Grec, & Grotius servoit de guide pour le sens, si ce n'est dans les endroits où il s'agissoit de doctrine; car alors on consultoit St. Augustin. Ce sont ces Messieurs-là que le P. Simon doit appeler entêtés, plutôt que ceux de Geneve, qui ont véritablement suivi les Originaux de l'Ecriture sans aucuns préjugés.

*Port-
Royal.*

*Mr. Ar-
naud.*

*Mr. de
Saffi.*

Le Pere passe après cela à la troisième & dernière Partie de sa Critique, où il traite des Auteurs qui ont écrit sur la Bible, & dont il donne son jugement avec beaucoup de liberté. Ce qui n'a pas plu à bien des gens de sa Communion, sur tout quand il parle des Peres : aussi dit-il pour prévenir ceux qui liront son Ouvrage, qu'il en parle en Critique, & non pas en Theologien. Mais comme les Theologiens Romains ne savent ce que c'est que Critique, ils n'ont pas approuvé cette distinction ; car de quelque maniere qu'on parle, il est toujours certain qu'on fait par cette voye le procès aux Peres. Ce qui a encore moins plu à ces Theologiens de sa Communion, c'est ce projet d'une nouvelle Version de l'Ecriture, qu'il a mis à la tête de son troisième Livre, qui paroît, à-la-verité, d'un grand sens : mais les siens ont trouvé qu'il y avoit de la temerité à un particulier, de parler de faire une nouvelle Version, après que la Vulgate a été déclarée authentique par le Concile de Trente. Il a eu beau dire, que sa nouvelle Version n'étoit que l'idée critique d'un particulier, & que cela ne nuisoit en rien à la Version reçûe & autorisée dans l'Eglise ; on ne l'a point écouté, mais on a rejeté ce projet comme une nouveauté. Les Protestans ne sont pas du même avis, & ils estiment ce projet, qu'ils trouvent grand & digne d'un Critique : mais ils craignent, & avec raison, que le P. Simon qui reçoit le Texte Ebreu modifié par les anciennes Versions, ne leur donne un Ebreu de sa façon. Ils craignent de-plus qu'il n'étende d'une nouvelle maniere la signification

des mots Ebreux sur les anciennes Versions de la Bible, & qu'il n'approuve jusqu'à leurs défauts. Du reste, son projet est excellent & très utile, pourveu qu'on le suive sans s'émanciper. J'aurois seulement souhaité, qu'il n'eût pas si fort exagéré la difficulté qu'il y a à traduire les Livres Sacrés, à-cause de l'obscurité des mots Ebreux : car il paroît manifestement, qu'il n'a eu autre dessein dans tout ce projet, que d'établir la Tradition, & de montrer que quelque exactitude qu'on garde pour traduire la Bible, on n'en viendra jamais à-bout. En ce cas-là je lui conseillerois de n'aller pas plus avant : car s'il croit que la Tradition suffit, à quoi bon se fatiguer inutilement à faire une nouvelle Traduction de l'Ecriture ? Je croi que c'est le meilleur parti qu'il peut prendre : car assurément sa nouvelle Version fera encore plus de bruit dans son Eglise, que son Histoire Critique. On trouve que la Vulgate suffit sans autre Traduction, & tous ces faiseurs de nouvelles Versions n'y sont pas bien reçûs, si ce n'est pour opposer à celles des Protestans : car c'est sur ce pied-là qu'on a fait la Version Française de Louvain, & l'Angloise de Rheims. Mais alors on ne parle point d'Ebreu ni du Grec : mais on suit simplement la Vulgate. Ce qui est bien éloigné du projet du P. Simon, qui veut tout refondre à sa maniere, & suivre plutôt les regles de sa Critique, que la Version de Saint Jérôme.

Il explique en-suite les différentes manieres dont les Juifs se servent dans leurs Commentaires pour l'interprétation de l'Ecriture : en quoi

Aben Esra. il suit le jugement qu'en fait Aben Esra, qui est de préférer le sens literal à tous les autres. Cette voye est assurément la plus seure: mais souvent ce sens literal des Juifs est modifié par les Traditions de leurs Peres, qui ruinent quelquefois le sens literal de l'Ecriture. Il est à craindre que le P. Simon ne veuille soumettre les Protestans à recevoir de semblables explications literales de son Eglise: car il approuve en toutes choses le sentiment d'Aben Esra, qui est, à-la-verification, un des plus judicieux Interpretes des Juifs: mais il ne laisse pas d'être aussi préoccupé de plusieurs préjugés. Il a même fait un petit Traité intitulé *Jesud Mora*, où il appuie les Traditions & les explications du Talmud.

R. Moïse. Le P. Simon examine de-plus les regles que R. Moïse surnommé Maimonides propose pour bien interpreter les Livres Sacrés. Sa Critique me paroît judicieuse, en ce qu'il reprend ce Rabbín d'être trop Metaphysicien, & d'avoir fait un mélange de la Philosophie d'Aristote & de l'Ecriture. Si cela est un mal, il faut en même temps condamner la plus-part des Theologiens de l'Eglise Romaine, qui ne sont pas moins entêtés d'Aristote, que R. Moïse a été entêté des Philosophes Arabes qui ont suivi Aristote. Comme le P. Simon n'a eu en tête dans toute sa Critique, que d'obliger les Protestans de recourir à la Tradition, il établit ici pour maxime, qu'on ne peut savoir la signification propre de plusieurs mots Ebreux, si on ne connoit auparavant la matiere dont il est traité. Puis il ajoute: *Ce qui dépend beaucoup des idées que nous avons des*

choses par le moyen de la Theologie; & partant il est impossible d'expliquer l'Ecriture, que par rapport aux notions que la Tradition nous a données de la Religion. Pourra-t-il après cela dire que nous interprétons l'Ecriture par rapport à nos préjugés, puis qu'il veut lui-même que pour expliquer les mots Ebreux qui ont plusieurs significations, on ait recours à la Theologie & à la Tradition? Chacun formera une Version à sa maniere sur les principes de sa Theologie; & c'est même le défaut qu'il reprend dans la Version de Luther, qu'il prétend avoir fait des principes nouveaux de Theologie, sur lesquels il a accommodé sa Traduction de l'Ecriture.

L'Histoire que le P. Simon ajoûte en ce même endroit des Commentaires des Rabbins sur l'Ecriture, est curieuse: mais je ne la croi pas fort utile, principalement pour les Theologiens de sa Communion, qui ne sont gueres en état de les lire, n'en ayant pas la capacité. C'est aussi pour la même raison qu'il pouvoit facilement omettre la question qu'il fait dans le Chapitre VII. de cette troisième Partie de sa Critique, savoir si l'on doit permettre la lecture des Rabbins. On défend, à-la-verification, dans son Eglise la lecture des Livres composés par les Protestans; mais on ne s'y avise gueres, sur tout en France, d'y défendre les Rabbins, qu'on n'y entend point. Aussi nous marque-t-il que cette question a été seulement agitée en Espagne, où il y avoit plusieurs Juifs cachés. Il rapporte les raisons de Mariana savant

Rabbins.

Mariana.

tage qu'on peut tirer de leurs Livres. Le P. Simon modifie néanmoins la pensée de ce Jésuite, comme s'il avoit trop donné à l'autorité des Rabbins. Je m'en rapporterois néanmoins plutôt au jugement de Mariana, qu'à celui de Ribera aussi Jésuite Espagnol, dont le P. Simon ne nous a rien dit. Ce Jésuite, qui étoit plus savant dans l'étude des Peres que dans celle des Rabbins, rejette ces derniers entierement comme n'ayant que des fables, & étant tout-à-fait ignorans. *Nullum unquam Scriptorum genus*, dit-il parlant d'eux, *videas indoctius, nullum nugarum & fabularum appetentius. Ab omnium disciplinarum genere fere abhorrent. Historia ignari sunt, lingua ipsius Hebraica, in qua intolerantissime gloriantur, proprietatem & vocabula quamplurima ignorant.* Il fait en-suite mention d'un arrest de l'Inquisition d'Espagne prononcé contre les Livres des Rabbins avec justice, & il le loué comme une chose qui étoit arrivée par la providence de Dieu. Et à l'objection qu'on faisoit, qu'il y avoit dans les Rabbins quelque chose d'utile, il répond, *Neque ignoro quidem, in Hebraeis Magistris esse quæ profint; sed tot sunt inter illa quæ noceant, ut abjicienda censeam etiam utilia, ne legantur noxia.* Voilà deux grands Jésuites fort opposés sur le fait des Rabbins, dont l'un défere entierement au Tribunal de l'Inquisition, à qui il donne le nom de *Sacer fidei Senatus*; au-lieu que Mariana n'y a aucun égard. Le P. Simon tient le milieu à son ordinaire entre ces deux Jésuites; & comme il en parle avec connoissance de fait, je suivrois volontiers son sen-

timent, si ce n'est qu'il n'a eu autre dessein en décreditant les nouvelles Grammaires des Rabbins, que de décrediter en même temps les Versions de quelques Protestans, lesquelles, selon lui, sont trop Rabbiniques.

Les Peres viennent à leur rang après les Rabbins dans l'Histoire Critique, où l'on produit plusieurs belles regles que St. Augustin a publiées pour l'explication des Livres Sacrés. Le P. Simon avoué que ces regles sont très-bonnes, & que St. Augustin les a recueillies fort judicieusement: mais aussi ajoûte-t-il avec sa liberté ordinaire, que St. Augustin n'a pas eu toute la capacité nécessaire pour les mettre en execution. Il y a bien de l'apparence qu'il a voulu noter par là les Protestans, qui ont préféré les Ecrits de ce Pere à tous les autres, & qui ont beaucoup pris de lui; de-sorte qu'on ne peut pas les traiter de novateurs, à-moins qu'on n'accuse aussi Saint Augustin de nouveauté. Ce que je ne puis souffrir dans ces discours du P. Simon, c'est qu'il affecte de prouver par l'autorité de St. Augustin, que la lecture de l'Ecriture Sainte n'est pas absolument nécessaire à un Chrétien; au-lieu que St. Augustin ne parle en cet endroit-là que de ceux qui vivoient dans les solitudes destitués de ce secours.

Je m'en rapporterai aisément aux portraits que le P. Simon fait ici de chaque Pere en particulier, parce qu'il ne paroît pas préoccupé là-dessus, si ce n'est en faveur de St. Jérôme contre St. Augustin. Je veux que le premier ait été plus savant, & qu'il ait eu un plus grand fond de literatu-

re

Riber.
Proem.
in So-
phon.

St. Au-
gustin.

re dans tout ce qui appartient à la Critique : mais aussi d'autre part il n'a pas eu une si grande étendue d'esprit, ni un jugement si solide pour établir un dogme. Nous voyons même que plusieurs Conciles s'en sont entièrement rapportés au sentiment de St. Augustin sur des matières très-difficiles, & où il étoit question de pénétrer le sens de St. Paul, qu'aucun des Pères n'a si bien pénétré que lui. Mais le P. Simon qui s'éloigne toujours des Protestans, ayant reconnu que St. Augustin leur étoit souvent favorable, a pris à tâche de le décrier par des voyes indirectes, n'ayant pas osé le faire ouvertement. Il ne loue St. Jérôme que pour blâmer St. Augustin qui s'étoit opposé à lui ; & dans les disputes que ces deux Pères eurent ensemble il donne tout l'avantage à St. Jérôme, parce qu'il s'appuie sur une prétendue Tradition de tous les Docteurs qui l'avoient précédé. *Si igitur*, dit-il en parlant à St. Augustin, *me reprehendis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus*. Mais St. Augustin ne consultoit pas tant en cela le sentiment de ceux qui l'avoient précédé, que l'Ecriture en elle-même qu'il trouva lui être favorable. Ce qui appuie les principes de la Religion des Protestans, qui ne reçoivent les témoignages des Pères, qu'autant qu'ils s'accordent avec cette Ecriture.

Il est vrai que le P. Simon reprend un Evêque de Mifcon & grand Aumônier de France, d'avoir dit que St. Augustin ne faisoit que rêver dans ses explications de l'Ecriture Sainte, parce qu'il a ignoré les Langues dans lesquelles les Livres Sacrés ont été

écrits : mais bien des gens ont crû, que c'étoit exprès que le P. Simon avoit repris ce grand Aumônier de France, pour lui faire dire une chose qu'il n'auroit pas osé avancer lui-même. Aussi les Pères Benedictins de Paris, qui ont donné au public une nouvelle édition de St. Augustin, ont-ils relevé cette injure qu'on lui faisoit, parce qu'il est certain qu'il a eu assez de connoissance de la Langue Grecque pour expliquer l'Ecriture Sainte, & il n'étoit pas tout-à-fait nécessaire dans ce temps-là de savoir l'Ebreu, parce qu'on suivoit dans l'Eglise la Version Grecque des Septante.

Le P. Simon ne paroît pas aussi avoir eu raison, de relever si fort les Discours de Saint Augustin sur les Pseaumes ; parce qu'ils n'ont pas été composés pour des Critiques comme lui, mais pour édifier & instruire le peuple des mystères de nôtre Religion. Nous voyons même qu'on a traduit en François ces Discours, pour les mettre entre les mains des Prédicateurs de l'Eglise Romaine. Mais je n'ose pas fort insister là-dessus, parce que la Critique du P. Simon ne donne pas son approbation aux Prédicateurs, qu'il croit incapables d'interpréter l'Ecriture, parce qu'ils ont, selon lui, l'esprit rempli de moralités hors de propos : tant il est difficile de le contenter. Je fais néanmoins, que le P. Petau, le P. Petau. Morin, Mr. de Launoy Docteur de Morin. Sorbone, & quelques autres personnes savantes n'ont pas été plus favorables à St. Augustin que le P. Simon : mais il ne seroit pas judicieux d'opposer le sentiment bizarre de quelques particuliers qui ont voulu

favoriser en cela les Jésuites, au sentiment d'un si grand nombre de Docteurs tant Romains que Protestans, qui donnent tout l'avantage à St. Augustin. Je ne prendrois pas parti dans cette querelle, si ce n'étoit pour faire voir, que le P. Simon qui affecte de paroître exempt de préjugés, n'en a pas été tout-à-fait exempt à l'égard de St. Augustin. Il est vrai qu'il suit l'opinion de St. Jérôme : mais tout le monde sait que St. Jérôme étoit souvent de mauvaise humeur, & qu'il jugeoit quelquefois des choses plutôt selon son tempérament que selon la vérité.

Pour ce qui regarde les autres Peres, il semble que le P. Simon n'en tient compte ; je veux dire de ceux qui ont vécu dans l'Eglise Latine : car voici ce qu'il en dit. *Parmi les Latins St. Jérôme & St. Augustin ont été les deux grands Auteurs des Peres qui ont écrit après eux sur la Bible.* Comme s'ils ne s'étoient pas servi de leur propre jugement & de leurs lumières particulières pour expliquer les Livres Sacrés, & qu'ils n'eussent ajouté que des moralités nouvelles. Ce qu'il ne dit pas sans préoccupation, voulant nous persuader de son principe de la Tradition, qu'il répète au même endroit en parlant de St. Hilaire, où il dit que tous ces Peres étoient peu exacts dans ce qui regarde la Critique & le sens literal de la Bible, qu'on ne doit pas chercher dans leurs Commentaires, mais seulement la vérité de la Religion. Mais comment se peut-il faire qu'on trouve la vérité de la Religion dans des Auteurs qu'il suppose avoir négligé le sens literal de l'Ecriture, qui est le fondement de cette Reli-

gion ? Il faudra que le P. Simon ait recours à un autre principe, par lequel il établit la Religion indépendante de l'Ecriture ; d'où l'on peut juger qu'il ne fait pas un pas qu'en vue de faire recevoir aux Protestans des Traditions peu assurées, & de les soumettre enfin à l'autorité de l'Eglise Romaine. C'est pourquoi il ajoute peu après, *Qu'il y a eu de tout temps dans l'Eglise comme un abrégé de la Religion indépendamment de l'Ecriture, sur lequel on doit régler tout ce qui s'y trouve d'obscur.* Voilà un abrégé de la Religion qui résout en peu de mots bien des difficultés, & qui se trouve apparemment dans les Archives du Saint Pere de Rome, d'où on la tire quand il se présente des difficultés à éclaircir sur le fait de la Religion.

Il reste quelques autres anciens Peres dont le P. Simon marque aussi le caractère fort librement, & j'ai appris de quelques Docteurs Catholiques Romains, qu'on n'avoit pas été seulement choqué de ce qu'il avoit dit de St. Augustin, mais aussi du portrait qu'il fait de St. Ambroise, qu'il dit avoir été *second en digressions & en érudition*, & que comme il savoit le Grec, il n'a presque fait que copier dans ses Homilies sur la creation du monde, Origene & St. Basile. Mais je trouve ces gens-là trop délicats : car il est constant que Saint Ambroise écrit en Orateur, & qu'il a imité les allegories d'Origene ; ce qui ne paroît pas être un défaut à un Orateur Ecclesiastique de ces temps-là. Il est aussi à craindre, que les siens n'ayent trouvé à redire aux loüanges qu'il donne à Theodoret, parlant de lui comme

d'un

d'un homme qui a eu *un grand fond de Theologie, & une connoissance plus que mediocre du stile de l'Ecriture.* Puis il ajoute : *C'est celui de tous les Peres Grecs auquel on doit le plus s'attacher, si l'on veut se rendre savant dans la Bible.* Ce n'est pas là le stile ordinaire des Theologiens Romains, qui regardent Theodoret comme un Heretique. C'est de cette maniere-là que les Auteurs de la Préface de quelques Ouvrages de Theodoret imprimés à Rome, se défont du témoignage de ce Pere sur l'Eucharistie, où il appuie le sentiment des Protestans. Cette voye est sans doute plus courte & moins embarrassée que celle de Mr. Arnaud dans son Livre de la Perpetuité, où il se tourmente fort pour expliquer les paroles de Theodoret. Les Jesuites de Paris ont aussi publié l'année derniere une rapsodie sous le titre du Cinquième Tome des Ouvrages de Theodoret, où le P. Garnier le traite fort mal dans ses notes, & comme un fauteur d'Heretiques. Ce qui est bien éloigné de ce grand fond de Theologie que le P. Simon lui donne, à-moins qu'il ne dise que le P. Garnier, qui a professé si long-temps la Theologie dans Paris, n'étoit pas bon Theologien. Mais je croi que les Jesuites sont trop de ses amis pour avoir d'eux ce sentiment.

Il vient après cela aux nouveaux Auteurs qui ont fait des Remarques ou des Commentaires sur l'Ecriture: mais comme il n'y a rien dans le jugement qu'il en fait qui regarde les Protestans, il seroit inutile de m'y arrêter. Je remarquerai seulement, qu'il ménage dans tout ce discours beaucoup plus les Jesuites que les

autres. Ecrivains, soit parce qu'ils sont ses amis, ou qu'il craignoit de se les rendre ennemis. Il traite cependant dans le Chapitre XII. une matiere fort délicate touchant le Decret du Concile de Trente, qui a déclaré qu'il n'étoit point permis d'expliquer l'Ecriture Sainte autrement que les Peres de l'Eglise quand ils s'accordoient dans leurs Interpretations. Il prétend que le Concile n'a condamné par ce Decret que les Novateurs de ce temps-là, qui oppoient leurs nouvelles explications de l'Ecriture à la doctrine reçue & approuvée dans toute l'Eglise. Je sai que les gens de sa Communion ont aussi trouvé à redire à cette interpretation des paroles du Concile, qui n'a pas voulu seulement condamner les Protestans, mais aussi les Catholiques Romains, qui à l'avenir voudroient apporter de nouvelles explications de l'Ecriture en fait de Religion. L'exemple qu'il rapporte du Cardinal Cajetan ne peut pas lui être favorable, parce que plusieurs Theologiens ont condamné en cela ce Cardinal, comme un homme qui s'étoit, disoient-ils, gâté l'esprit par la lecture des Livres des Protestans, & l'ont fort blâmé de s'être approché de leur principe. Je m'étonne que le P. Simon, qui s'éloigne ordinairement dans sa Critique de ces Protestans, qu'il appelle entêtés, se reconcille avec eux en prenant le parti du Cardinal Cajetan, & qu'il le défende même par l'autorité des anciens Peres: car voici ce qu'il en dit. *Il est vrai que la méthode du Cardinal Cajetan pour l'interpretation des Livres Sacrés paroit d'abord libre, & même peu respectueuse à l'égard des anciens Peres :*

mais

mais si on l'examine avec application, on trouvera qu'il a suivi en cela les mêmes regles que St. Augustin dans ses Livres de la Doctrine Chrétienne. Mais cela ne suffit pas pour mettre à couvert le Cardinal Cajetan, puis que les Protestans prétendent aussi ne se point départir des regles de St. Augustin; & on n'a pas laissé de les condamner dans le Concile de Trente. Aussi voyons-nous que plusieurs Auteurs graves de la Communion de Cajetan l'ont condamné, sans avoir aucun égard à sa qualité de Cardinal de l'Eglise Romaine, ni même à sa grande capacité. Le jugement qu'il fait au même endroit de la capacité de Genebrard Moine Benedictin & Docteur de Sorbone, me paroît véritable, parce qu'il est constant que cet Auteur qui a si fort crié contre les Protestans, a pris d'eux ce qu'il a de meilleur dans ses Livres où il paroît quelque érudition soit pour la Critique, soit pour ce qui regarde les Rabbins.

Le P. Simon n'a pas négligé dans sa Critique les Auteurs Protestans: au-contrain, il les examine avec plus de rigueur que les autres, & pour peu qu'ils se détournent du chemin, il les redresse, & même quelquefois avec des paroles un peu aigres. C'est sur ce pied-là qu'il fait la Critique des regles que Flacius Illyricus a proposées dans son Livre intitulé *La Clef de l'Ecriture*: car tantôt il le loue, tantôt il le blâme, & le plus souvent il le corrige selon ses préjugés. Il prend hautement le parti des Peres & de la Tradition contre cet Auteur, & il exagere selon sa méthode ordinaire l'obscurité de l'Ecriture Sainte. Il loue même

quelquefois Illyricus, & tâche de prouver qu'il a été de son sentiment sur l'obscurité des Livres Sacrés. Mais il faut qu'il prouve que cette obscurité regarde les articles de la foi: car aucun Protestant ne doute qu'il n'y ait plusieurs endroits obscurs dans la Bible, qu'il faut expliquer par d'autres plus clairs selon la méthode de St. Augustin & des autres Peres. Ce qui ne nous oblige pas d'avoir recours à la creance generale de l'Eglise, puis que cette creance generale de l'Eglise ne peut avoir été tirée que de l'Ecriture, qui par consequent doit être claire en ces endroits-là.

Le jugement que le P. Simon fait des Commentaires de Luther sur l'Ecriture paroît trop passionné. Il devoit considérer, que dans le temps que cet Auteur a écrit, on n'avoit pas toutes les lumieres qu'on a eues depuis ce temps-là, & qu'il sortoit des Ecoles de Theologie, où l'on n'apprend pas l'explication des Livres Sacrés. Bien-loin donc de le blâmer de ce qu'il paroît grossier en quelques endroits, & qu'il débite aussi quelquefois des chicaneries de la Theologie Scolastique, on doit l'estimer de s'être défait de tant de préjugés dont les Docteurs de ce temps-là étoient remplis, & de s'être élevé au-dessus de tous les autres. Il est vrai qu'il s'étend fort sur la Morale: mais ce n'est pas un défaut, puis qu'il n'étoit pas seulement Interprète de l'Ecriture; mais aussi Prédicateur, & que l'Evangile n'est presque autre chose qu'une Morale continuelle.

Plusieurs Theologiens de la Communion du P. Simon ont trouvé

Genebrard.

Luther.

Illyricus.

Calvin. vé à redire aux louanges qu'il donnoit à Calvin : au-contraince les Protestans ont crû qu'il y avoit de l'adresse à en dire quelque bien , pour le pouvoir combattre après cela plus fortement. Quoi qu'il en soit , le P. Simon agit en cela de meilleure foi que le P. Maimbourg, qui ne veut pas que Calvin soit Theologien , parce qu'il n'a pas pris le bonnet de Docteur en Sorbone : mais cela seul est capable de le rendre Theologien , parce qu'il n'a pas perdu son temps à étudier des questions inutiles , & telles qu'on traite dans les Ecoles de Sorbone. Il s'est appliqué à la lecture des Livres Sacrés & des Ecritvains Ecclesiastiques : c'est ce qui fait véritablement un Theologien. Aussi le P. Simon, qui n'a peut-être pas beaucoup d'estime de ces Theologiens, n'ôte-t-il pas à Calvin cette qualité. Il se plaint seulement, de ce qu'il n'a étudié la Theologie que pour l'accommoder à ses préjugés & aux disputes qu'il avoit avec différentes personnes , & que cela se fait reconnoître dans tous ses Commentaires sur l'Ecriture. Mais je voudrois bien savoir où Calvin auroit pû prendre ces préjugés. Au-contraince, il se défait entièrement de ses anciens préjugés , en lisant la Bible avec application & les Ouvrages de St. Augustin. S'il dispute dans ses Commentaires , c'est qu'il est obligé en qualité de Docteur d'instruire le peuple , & de réfuter en même temps ceux qui s'opposent à la vérité. Ce que le P. Simon trouve de-plus à redire dans Calvin , c'est qu'il n'a pas été assez exact dans l'explication de quelques mots Ebreux. Mais quand nous lui

accorderons cela , ce n'étoit pas un grand défaut à un homme qui avoit de si grandes occupations , & qui s'appliquoit davantage à l'étude des choses que des mots. Il ne paroît entêté au P. Simon & homme de parti , que parce qu'il a recherché la vérité en elle-même , & qu'il n'a pas voulu comme lui s'en rapporter aux Traditions. Il le blâme de-plus, d'avoir médité de l'Eglise Romaine & de ses ceremonies avec excès. S'il y a de l'excès , je m'en rapporte. Mais je sai que les personnes qui n'ont que l'esprit du monde blâment souvent comme un excès & comme une médisance , ce qui vient d'un zele de charité. Il n'y a point de Prophete ni d'Apôtre qu'on ne puisse blâmer , si ces raisons ont lieu.

Le P. Simon reprend aussi dans Zuingle son défaut de capacité dans la Critique de la Bible : ce qu'il reprend même dans tous les premiers Réformateurs , qu'il accuse de s'être entêtés , sans qu'ils fussent véritablement savans , & qu'ils n'ont même pû le devenir , parce que les leçons de Morale & de Theologie dont ils ont rempli leurs Commentaires , les empêchoient de se perfectionner dans l'étude de la Critique. Je veux croire que ces premiers Réformateurs n'ont pas donné tant de temps à la Critique , que le P. Simon : mais il ne s'ensuit pas de là , qu'ils n'aient pas eu les qualités nécessaires pour bien interpréter les Livres Sacrés en qualité de Docteurs , & non pas de Critiques. Cette Critique , comme le P. Simon même le reconnoît en plusieurs endroits de son Ouvrage , ne regarde gueres la creance ; & ainsi on peut dire,

dire, qu'e quand bien même ils n'auroient pas feu parfaitement cette Critique, ils ont eu assez de connoissance pour expliquer l'Ecriture Sainte dans tout ce qui étoit de leur charge, & pour l'instruction des particuliers; au-lieu que le plus souvent cette rigueur de Critique n'est qu'une pure Grammaire.

Le même P. Simon continuë de louer ou blâmer les autres Auteurs Protestans selon le rapport qu'ils ont avec ses idées. C'est pour cette raison qu'il trouve la méthode de Wolfgangus Musculus dans son Commentaire sur les Pseaumes assez exacte, parce qu'il a suivi les anciens Interprètes le plus qu'il lui a été possible. Cependant plusieurs Docteurs Romains ont attaqué ce Commentaire de Musculus, comme un Livre opposé aux anciennes Versions. C'est le jugement que les Theologiens de Paris en ont donné dans la Préface de leur Bible Latine avec beaucoup d'emportement. Il ne trouve rien à redire à Mercerus successeur de Vatable à Paris, si ce n'est qu'il s'est laissé aller aux nouveautés de son temps. Mais c'est un grand préjugé en faveur de ces prétendues nouveautés, de voir que les plus habiles gens de ce temps-là y ajoûtaient foi.

Après avoir parlé des plus celebres Protestans, il examine les Auteurs qui ont été recueillis par les Anglois sous le nom de Critiques Sacrés, & qui sont aussi la plus-part Protestans : tant il est vrai qu'on leur doit déferer cet honneur, d'avoir été ceux qui se sont le plus appliqués à l'étude des Livres Sacrés. Le P. Simon, qui cherche par tout des dé-

fauts dans leurs Livres, ne se plaint pas comme de ceux des premiers Réformateurs, de ce qu'on n'y trouve pas une Critique assez exacte: au contraire, il se plaint de ce qu'ils sont trop exacts à suivre les Grammairiens Juifs ou les nouveaux Rabbins, & d'avoir trop affecté cette sorte d'érudition dans leurs Remarques sur l'Ecriture. C'est le jugement qu'il fait des Notes de Sebastien Munster, *Munster.* qui est à la tête du Recueil de ces Critiques Sacrés. Il juge de-même des Remarques de Paul Fagius, qu'il *Fagius.* estime un homme savant dans la Critique, & le préfère à Munster. Il estime néanmoins Drusius plus *Drusius.* que tous les autres; & cela parce qu'il paroît s'accommoder mieux à ses idées, d'autant que cet Auteur s'est opposé à quelques Versions des Protestans, & qu'il a loué quelquefois les anciens Interprètes Grecs dont il a recueilli les fragmens. En un mot, Drusius est l'homme du P. Simon, parce qu'il lui a montré le chemin de sa nouvelle Grammaire & de son nouveau Dictionnaire, & qu'il a crié contre les nouveaux Interprètes. Il louë aussi Grotius, *Grotius.* parce qu'il a aussi recours aux anciens Interprètes, & qu'il ne lui paroît point préoccupé de la Massore, comme la plus-part des autres Protestans. Il le reprend néanmoins de n'être pas judicieux, en ce qu'il rapporte des citations inutiles. Il veut aussi qu'il ait eu tort de prendre parti dans ses Notes. Ainsi il ne se trouvera pas un Protestant qui soit du goût du P. Simon, tant il est difficile & de mauvaise humeur sur le chapitre des Protestans.

J'avouë que les louanges qu'il donne

Mafius. donne à Mafius, qui est aussi dans ce Recueil des Critiques, sont dignes de ce grand homme. Mais il n'a pas laissé pour cela d'être censuré par les Theologiens de sa Communion, sur tout par Leon de Castro celebre Theologien de Salamanque, qui déclame fortement contre lui dans ses Livres; & enfin le savant & judicieux Commentaire de Mafius pour qui le P. Simon a tant d'estime, est fort au long dans l'*Index expurgatorius*. Voilà la justice qu'on lui a renduë dans son Eglise; & si le P. Simon n'y a pas été censuré de la même maniere, c'est qu'il s'est mis à couvert par les principes qu'il a établis touchant la Tradition, qui sont fort agreables à la Cour de Rome.

Le P. Simon ne s'est pas contenté de faire la Critique des Auteurs Protestans: il passe après cela aux *Sociniens*. Sociniens, dont il pouvoit cependant ne point parler dans son Histoire, puis qu'il ne trouve qu'un Auteur parmi eux qui ait écrit sur le Vieux Testament. Mais son dessein étoit d'en faire un parallele avec les Protestans, qu'il tâche de détruire par ce parallele, prétendant par là faire voir, que le principe seul de l'Ecriture ne peut pas établir une Religion, puis que deux Religions aussi différentes que sont celles des Protestans & des Sociniens, sont fondées sur ce même principe. Mais on pourroit dire à peu près la même chose des Traditions, puis que les Eglises d'Orient qui les reconnoissent aussi-bien que l'Eglise Romaine, ne conviennent pas aussi dans leurs articles de foi: outre que les Protestans reconnoissent l'auto-

rité des premiers Conciles, & même du Symbole de St. Athanase qui sont conformes à l'Ecriture; au-lieu que les Sociniens les combattent. Toute cette dispute même de de la Place avec les Sociniens rapportée par le P. Simon, est une preuve évidente que ces Heretiques ne sont appuyés que sur de méchantes subtilités de Grammaire, par le moyen desquelles ils détournent les véritables sens des passages de l'Ecriture.

A tous ces Auteurs & de toutes les Religions qui ont fait des Remarques ou des Commentaires sur l'Ecriture, le P. Simon ajoute la Critique de quelques autres Livres qui sont utiles pour entendre plusieurs difficultés de la Bible. Il prend la défense du Cardinal Bellarmin dans son Livre *de Verbo Dei* contre les Protestans. Mais tant de savans hommes ont écrit là-dessus contre Bellarmin, qu'il n'est pas besoin de nous y arrêter, parce qu'on peut lire leurs Livres: & une preuve que Bellarmin n'a pas eu tout-à-fait raison, c'est que le P. Simon au même endroit de sa Critique réfute le Jesuite Gretser, qui avoit pris la défense de Bellarmin contre les Protestans. Il dit que Gretser n'est pas un homme judicieux, parce que pour mieux combattre les nouvelles Versions, il fait le procès à la Traduction de St. Jérôme autorisée par l'Eglise; & comme Gretser n'avoit point de meilleure raison pour la défendre, que de recourir à l'inspiration, comme si St. Jérôme avoit été Prophete ou inspiré, le P. Simon qui ne veut pas que St. Jérôme ait été Prophete, condamne Gret-

fer de ce qu'il n'a songé qu'à répondre à ses adversaires ; ce qui l'auroit jetté dans de faux principes : ce qu'il dit être assez ordinaire aux faiseurs de Controverses , & je l'en croi aisément. C'est aussi sur ce pied-là qu'on doit juger des Livres de Bellarmin , aussi-bien que de ceux de Gretser.

Sixte de Sixte de Sienne. Dans la Critique qu'il fait des Livres de Sixte de Sienne , je crains qu'il ne se soit un peu trop émancipé , & que l'envie qu'il a eue de contredire ne lui ait fait dire sans y penser , que *sous prétexte que nous devons déferer entierement à l'autorité de l'Eglise dans ce qui regarde la Religion, Sixte de Sienne lui donne aussi le pouvoir de décider les matieres qui appartiennent purement à la Critique & à la Grammaire.* C'est cependant un pouvoir que la Cour de Rome s'attribue , & les Papes ont défendu par leurs Bulles à tous les particuliers , de se l'attribuer , n'y ayant que leurs corrections de la Bible qui puissent être authentiques. Or il est certain que la plus grande partie ne consiste que dans la Critique & dans la Grammaire.

Après tout , bien qu'il estime cet Auteur , il conclut , *Qu'il n'a pas assez bien seu la Critique des Versions pour en juger sainement.* C'est pour-quoi on ne doit pas s'étonner , s'il n'a pas des sentimens plus favorables de nos Auteurs Protestans , & s'il en trouve si peu qui lui agréent. Il prend néanmoins ici leur défense contre Sixte de Sienne , pour avoir dit que c'est une temerité qui ne peut convenir qu'à des Heretiques , de vouloir faire présentement de nouvelles Versions de la Bible , sous

prétexte qu'il y a des fautes dans la Vulgate. *Il n'étoit pas besoin* , dit le P. Simon , *de pousser les choses si avant* : & il le prouve par l'autorité des plus savans Docteurs de son Eglise , & même par la pratique de tous les siècles. C'est de quoi les Protestans lui seroient plus obligés , s'il n'avoit en même temps pris à tâche de décrier leurs Versions , & de les faire passer eux-mêmes pour des Grammairiens entêtés des nouveaux Rabbins , afin de pouvoir mieux défendre par cette voye la Version de St. Jérôme & celle des Septante.

Les Protestans sont encore fort obligés au P. Simon , de ce que pour faire dans toutes les formes le procès à Leon Castro qui avoit pris la *Leon Cas* défense des anciennes Versions de *stro.* l'Eglise , il le fait en même temps & d'un seul coup à tous les anciens Peres , que Leon Castro , selon lui , n'a pas pû prendre pour juges d'un fait qu'ils n'ont pas connu. Il se déclare aussi au même endroit le protecteur des Rabbins , reprenant Leon Castro de s'être emporté avec trop de chaleur contre ceux qui lisent leurs Livres : de-forte qu'il faut être bien exact à tenir le milieu que le P. Simon demande : car de quel-que côté qu'on se jette , il trouve toujours de quoi reprendre.

Pierre Lopés , qui est un autre *Lopés.* Docteur Espagnol , a mieux gardé ce milieu selon lui , parce qu'il approuve le Texte Ebreu & toutes les Versions , bien qu'il y ait des fautes par tout. En-effet , ce sentiment s'accorde mieux avec son principe , qui est d'obliger les Protestans à recevoir la Tradition. Il parle au même

Linda-
nus.

me endroit de Lindanus, dont il rapporte aussi l'opinion, sans se déclarer néanmoins en sa faveur, bien que cet Auteur reconnoisse hautement les erreurs qu'il prétend être dans toutes les Bibles, & qu'il conclût de là qu'il faut avoir recours à la Tradition de l'Eglise. Le P. Simon auroit volontiers souscrit au jugement de cet Auteur, si ce n'est qu'il a trop étendu son principe touchant les corruptions de l'Ecriture, & par là il l'a rendu plus difficile à soutenir.

P. Mo-
rin.

Le P. Simon ne pardonne pas aussi au P. Morin, dont il examine les Livres dans la rigueur de la Critique; & il trouve que ce Pere n'a pas agi judicieusement, en détruisant les Originaux de la Bible pour autoriser les anciennes Versions de l'Eglise. Cette Critique me paroît juste: mais que dira le P. Simon à ceux qui objecteront, que la différence qu'il y a entre lui & le P. Morin, c'est que ce dernier ne détruit l'autorité du Texte Ebreu qu'en general & par des voyes éloignées & indirectes; au-lieu que lui dans l'Histoire qu'il en fait dans le détail, le réduit à ne pouvoir plus faire de preuves certaines en matière de Religion? Il est vrai qu'il objecte ici au P. Morin, qu'il y avoit un milieu à garder entre son opinion & les Protestans: mais je ne voi pas que ce milieu mette fort à couvert le Texte Ebreu de l'Ecriture. Au moins le P. Morin garde-t-il dans son Systeme l'autorité des anciennes Versions: mais le P. Simon met au même rang & le Texte & les Versions, & veut qu'il soit arrivé par tout des changemens; & cela pour

obliger les Protestans de recourir à l'autorité de l'Eglise.

Après avoir censuré les Ouvrages du P. Morin d'une manière un peu forte, bien qu'il fût de sa Société, il fait en même temps le procès aux Protestans qui lui ont fait des Réponses, & il dit qu'on croiroit aisément que le P. Morin a eu raison, parce que les Protestans lui ont répondu foiblement. Cela veut dire en bon François, que les Protestans n'ont pas été capables de lui répondre, & que cela étoit réservé au P. Simon, qui n'est pas entêté, comme eux, de faux préjugés. Il ne croit pas même que Mr. de Muis Professeur Royal en Ebreu à Paris, ait tout-à-fait réussi dans ses Réponses, n'ayant pas eu toute l'érudition nécessaire pour cela. Au reste, quand il lui plaira de le réfuter plus en particulier, & avec la même force qu'il a fait Mr. Vossius, les Protestans lui en seront obligés, sans qu'ils entrent pour cela dans ses sentimens sur le fait de la Tradition, dont le P. Morin ne paroît pas avoir été moins entêté que lui: & c'est de quoi je ne m'étonne pas à l'égard du P. Morin, parce que l'Auteur de sa vie nous apprendant qu'il a été élevé Protestant, & qu'il avoit pensé aux Benefices, il devoit nécessairement s'éloigner le plus qu'il lui seroit possible de tout ce qui pourroit approcher le moins du monde des Protestans. Je me trompe fort, si ce n'a été là l'esprit qui a fait agir le P. Morin dans ses Exercitations sur la Bible.

J'admire l'adresse dont le P. Simon s'est servi dans son Histoire Critique pour faire le Panegyrique de Bellarmin, & en même temps de

De Muis.

Bellar-
min.

toute la Société des Jésuites. Il em-
Wittaker. ploie pour cela les paroles de Wit-
 taker dans ses Livres de Controver-
 ses, où il parle de Bellarmin & de
 tous les Jésuites, comme de gens
 habiles & qui s'adonnent entière-
 ment à l'étude. Mais il faut prendre
 garde, que Wittaker ne donne tou-
Jésuites. tes ces louanges aux Jésuites que
 dans son Epître Dédicatoire, où il
 est permis de déguiser la vérité ; ou-
 tre qu'il ne le fait que par rapport
 aux autres Moines qui étoient de
 très-grands ignorans. De-plus, ces
 louanges tombent plus sur leur har-
 dieffe ou plutôt leur temerité dans
 la dispute, que sur un véritable fond
 de capacité. C'est pourquoi je ne de-
 meure pas tout-à-fait d'accord de ces
 grandes louanges que le P. Simon
 donne aux Jésuites, & sur tout à Bel-
 larmin, par la bouche de Wittaker.

Je ne m'en rapporterai pas aussi
 tout-à-fait à lui dans ce qu'il dit de
Amama. Sixtinus Amama, qu'il fait passer
 pour un Protestant entêté de son
 Ebreu, & pour un homme emporté
 contre le Concile de Trente & con-
 tre la Vulgate. Cet Auteur marque
 très-bien & en beaucoup d'endroits
 les fautes de la même Vulgate, & son
 Recueil de plusieurs pieces qu'il a
 jointes à son Ouvrage est judicieux.

Le P. Simon, qui n'a pas toujours
 parlé dans sa Critique avec modéra-
 tion des Protestans, ne laisse pas de
 faire l'éloge de Mr. Cappel Profes-
Cappel. seur en Ebreu à Saumur, & nous
 pouvons dire qu'il a enfin trouvé un
 homme selon son cœur. *Quoi qu'il*
fust Protestant, dit-il, *il n'étoit point*
cependant entêté des préjugés ordina-
res à ceux de sa Secte. Aussi ceux de
 sa Secte, pour me servir de ces ter-

mes, ne se sont pas fort entêtés de
 son Livre : outre que l'Auteur ne l'a
 pas fait imprimer ; mais un de ses
 fils, qui étoit Catholique, & qui au-
 ra pû y ajouter ce qu'il aura voulu à
 la sollicitation des Peres Petau, Mo-
 rin & Mersenne, qui obtinrent le
 privilege de Mr. le Chancelier, com-
 me le P. Simon nous l'apprend.
 Voilà le grand Auteur qu'il oppose
 à tous les Ebraïsans du Nord, & dont
 il parle comme de gens qui n'ayant
 aucun discernement, ont suivi les
 deux Buxtorfes sans examiner leurs
 raisons. Mais après tout, ces Ebraï-
 sans du Nord n'ont pas choisi de
 mauvais chefs, en mettant à leur tête
 les deux Buxtorfes, dont l'érudition
 est assurément plus étendue que
 celle de Mr. Cappel, comme il est
 aisé d'en juger par leurs Livres.

Enfin le P. Simon finit sa Criti-
 que par le jugement qu'il fait des
 Prolegomenes de Walton qui sont
 à la tête de la Bible Polyglotte
Walton d'Angleterre. Ce qui merite ici d'être
 remarqué, c'est que j'ai appris
 d'un de ses amis, que cette longue
 Critique des Prolegomenes de Wal-
 ton a été faite à l'occasion de Mes-
 sieurs de Port-Royal, & qu'elle n'é-
 toit point dans la copie qu'il donna
 à examiner aux Docteurs, où il avoit
 parlé de Walton seulement en ter-
 mes generaux, & exhortoit à lire ses
 Prolegomenes. Mais comme on
 étoit à la fin de l'impression de la
 Critique, on lui vint dire qu'on al-
 loit imprimer les Prolegomenes de
 la Bible d'Angleterre traduits en
 François, & que le Privilege en étoit
 déjà obtenu ; que cela ne se faisoit
 que pour diminuer le credit de son
 Histoire Critique. A quoi'il fit ré-
 pon-

ponse, qu'il empêcheroit bien cette impression, en donnant une Critique de ces Prolegomenes, & en promettant une plus exacte. Voilà ce que j'ai appris d'un de ses amis, qui lui ayant demandé pourquoi il ne donnoit pas au public les Prolegomenes de Walton avec ses Remarques Critiques; comme il l'avoit promis; il fit réponse que cela n'étoit plus de saison, parce que Messieurs de Port-Royal n'ont pas aussi donné leur Traduction Françoisise de ces Prolegomenes. C'est pourquoi on ne doit rien attendre là-dessus du P. Simon, qui apparemment a d'autres occupations.

Ce qu'il reprend le mieux, selon mon avis, dans Walton, est qu'il a pris l'esprit de plusieurs Auteurs dont il a fait le Recueil, & qu'il ne garde pas assez l'uniformité dans son discours, se servant même des termes de ces Auteurs. De-plus il remarque fort bien, qu'il a tâché de s'éloigner souvent des Protestans qu'il appelle Puritains; & je ne doute point que ce ne soit là la véritable raison pourquoi Walton semble quelquefois donner trop à l'autorité de la Tradition & des Peres. Pour ce qui regarde l'origine de la première Langue, le P. Simon n'a pas eu raison de reprendre là-dessus Walton, qui a suivi le sentiment commun & généralement approuvé; au-lieu que son opinion n'est appuyée que sur le témoignage de Gregoire de Nyse & sur quelques subtilités de Philosophie. Aussi le P. Simon dit-il qu'il a suivi cette opinion pour concilier la raison avec la Religion: mais cette voye n'est pas toujours sûre, parce qu'il y a plusieurs choses dans l'Ecriture qui sont

au-dessus de la raison, & où il n'est pas à propos de philosopher.

Il me semble aussi que le P. Simon pousse les choses trop loin contre Walton, pour détruire la providence singulière de Dieu dans la conservation des Livres Sacrés: car ces Livres ayant été donnés aux hommes pour les instruire, il est de la providence de Dieu de les conserver entiers, afin qu'ils en puissent tirer leurs instructions. Mais le P. Simon, qui ne songe qu'aux Traditions, sans se mettre beaucoup en peine de l'Ecriture, dit qu'il suffit pour cela que l'Eglise subsiste, sans qu'il soit besoin de Livres Sacrés. *Quand bien même*, dit-il, *il n'y auroit plus dans le monde aucuns Exemplaires de la Bible, la Religion ne laisseroit pas de se conserver, parce que l'Eglise subsisteroit toujours.* A l'égard de ce qu'il ajoûte au même endroit, que le Concile de Nicée a mis le Livre de Judith au nombre des Canoniques de l'Ecriture, nous n'en avons aucunes preuves, parce que les Actes de ce Concile ont été perdus; & on peut répondre à l'autorité de St. Jérôme, que le Concile se sera servi de l'autorité du Livre de Judith comme d'un Livre Ecclesiastique, parce qu'en-effet on le lisoit dans l'Eglise, & plusieurs autres Livres, qui n'étoient pas pour cela Canoniques.

Le P. Simon avance dans le Chapitre XXII. de sa Critique un étrange paradoxe contre Walton, & en même temps contre tous les Protestans, pour les obliger de recourir à la Tradition. Il prétend que les premiers Peres n'ont pas tant appuyé la vérité de la Religion sur l'Ecriture, que l'Ecriture

sur

sur la verité de la Religion. Il est cependant constant, que ces premiers Peres se servent toujours de l'autorité de l'Ecriture contre les Heretiques, & que dans les premiers Conciles on y a réglé toutes choses par cette même Ecriture; que nôtre Seigneur même & les Apôtres ont combattu les Juifs par les Livres du Vieux Testament. Nous devons attribuer au même préjugé du P. Simon ce qu'il dit dans son Chapitre XXIII. contre Walton dans ce qui regarde l'authenticité de l'Ecriture. Car sous ce prétexte que l'Eglise conserve la verité de la Religion, & que c'est d'elle seule de qui nous la devons apprendre, il avance que la Version qu'on appelle Vulgate peut être authentique, bien qu'il y reconnoisse plusieurs fautes, parce qu'il n'est pas, selon lui, nécessaire qu'une Version de l'Ecriture soit exempte de fautes pour être authentique, parce qu'elle n'est pas seule le principe de la Religion. Tout cela ne tend qu'à autoriser les Traditions. D'où il conclut contre Walton, que l'Eglise d'Occident n'a pas préféré la Version de St. Jérôme à l'ancienne qui avoit été faite sur les Septante, parce qu'elle l'a crû plus authentique. Au contraire, il assure que ces deux Versions sont également authentiques, & qu'elles ont chacune leurs défauts. Ce sont là des paradoxes du P. Simon que les Protestans ne peuvent comprendre, & il ne les a lui-même avancés, que pour les obliger de recourir aux Traditions de l'Eglise Romaine.

A tout ce grand Ouvrage le P. Simon a ajouté un Catalogue des principales Bibles, qui est d'autant plus curieux, qu'il ne donne pas les simples noms des différentes Editions, mais il en juge; & ce que j'y trouve de meilleur, c'est le projet d'une nouvelle Bible Polyglotte en abrégé, & qui ne differe en rien de celui qui a paru depuis peu en Latin, si ce n'est que ce dernier est plus étendu, & qu'il marque le dessein de l'Ouvrage plus en détail. Cela a fait croire à bien des gens, que le Pere Simon qui a voulu cacher son nom, en étoit l'Auteur. Au-moins est-ce quelqu'un qui a suivi son idée. Comme il ne s'agit pas de raisonner ni de tirer des conséquences d'aucun principe dans cette nouvelle Polyglotte, mais de recueillir simplement les diverses leçons & interprétations des Textes & des Auteurs, les Protestans n'ont rien à craindre là-dessus qui leur puisse faire ombrage. J'ai été surpris que le P. Simon, (s'il est véritablement l'Auteur de ce projet) n'ait point parlé de sa nouvelle Traduction sur l'Ebreu, laquelle il auroit pû mettre dans cette Polyglotte en la place de celle de Pagnin reformée par Arias Montanus. Il semble que tout son dessein n'étoit que de donner les Originaux de la Bible avec les deux anciennes Versions de l'Eglise, & qu'il supplée aux nouvelles Traductions par de simples additions ou éclaircissements. Nous avons aussi des Protestans qui ont été de ce sentiment. Quoi qu'il en soit, nous attendrons cet Ouvrage avec impatience, qui sera également utile à tout le monde. Ce que j'aurois souhaité en cette affaire, c'est qu'un Livre de cette nature fût plutôt venu de la main d'un Protestant que d'un Catholique Romain, puis que nous ne manquons pas d'habiles gens pour l'exécuter, & on auroit pû même se joindre plusieurs ensemble afin de le rendre plus parfait.



